

Mon Père Disait

Conte

Sylvain DEBOUZIE

Hongkong, 2004 – 2006

Anne

Prologue

L'histoire que je raconte ici se déroule principalement pendant mon adolescence. C'était il y a plus de quarante ans. Depuis j'ai aimé plusieurs femmes, un jour ce fut l'évidence que celle qui était dans mes bras devait devenir mon épouse, j'ai eu des enfants à mon tour, qui sont devenus grands.

Certains souvenirs que je raconte ici n'appartiennent qu'à papa et moi, d'autres je les partage avec mes sœurs et maman. Nous les évoquons de temps en temps. A ma femme j'ai essayé de raconter la substance de ma relation avec papa, à mes enfants j'ai essayé de transmettre l'essentiel de ce qu'il m'avait appris.

Après sa mort, nous avons retrouvé ses carnets qui sont comme des instantanés de ses pensées et de ses émotions. Il y consignait ce qui le touchait, les mots qu'il avait donnés tout comme les mots qu'il avait reçus, quelques faits marquants aussi. Nous avons retrouvé une boîte à souvenir, s'y trouvaient pêle-mêle des objets dont nous ne savions rien, ni l'origine, ni l'histoire qui leur était attachée comme ce billet de monnaie plié en forme de cœur, et des objets familiers, nos dessins, nos lettres ou nos carnets de notes.

Parler de papa, avec lui en premier lieu, avec mes sœurs et maman aussi, puis avec mes enfants, a contribué à conserver de ma jeunesse un souvenir précis. Ses carnets m'ont permis de retrouver ses mots exacts, son phrasé, son lyrisme que j'ai essayé de retranscrire aussi fidèlement que possible. Finalement, le travail d'écriture a aidé à raviver la mémoire et permis d'écrire son histoire comme si c'était hier.

Pourtant la voix que j'entends encore dans ma tête est celle que j'entendais quand j'étais enfant et non pas sa voix de vieil homme. Et les mains que je sens posées sur mes épaules sont des mains d'un homme dans la force de l'âge et non ses mains frêles de grand-père.

La démocratie consensuelle

Mon père avait instauré à la maison le principe de la démocratie consensuelle.

Chaque année, lorsque revenait le temps d'organiser les grandes vacances, nous procédions par vote, selon sa théorie de la démocratie consensuelle. Le principe en était tout simple. Il disait que le choix de chacun devait être pris en compte et respecté. Ce n'était pas la majorité qui devait toujours l'emporter au détriment des minoritaires. Nous mettions chacun, anonymement, trois destinations de vacances, par ordre de priorité, sur un bout de papier que nous déposions dans une urne. Puis nous procédions au dépouillement. Le premier vœu de chacun était exaucé. On départageait ensuite les seconds choix.

A première vue, il pourrait sembler que la démocratie consensuelle n'ait pas besoin de vote, ni d'anonymat. Il suffirait de se réunir, chacun exprimerait ses souhaits et le programme des vacances serait fait. Mais la nature humaine n'est pas si simple que ça et papa le savait bien.

Ce n'est pas qu'une question de respect, d'éducation ou de bonne disposition d'esprit. Ce n'est pas non plus une question d'avoir un bon maître de cérémonie qui organiserait le débat avec équité, donnant la parole à chacun, veillant à ce que tous s'expriment.

Non cela avait à voir avec la nature humaine, avec ce qui est au fond de nous qui fait que certains ont du charisme et de la passion quand d'autres s'effacent ou se censurent. Quand on croit sincèrement vouloir le bien de l'autre en lui imposant nos propres passions, quand on croit sincèrement être heureux en satisfaisant les désirs de l'autre. Il ne voulait pas que l'un de ses enfants se retrouve brimé, que le plus jeune ou la plus jeune soit écrasé par l'aîné, que l'un de nous ait l'impression de ne pas compter. Il avait peur de l'autocensure qui pouvait naître rien que du poids du regard des autres quand il faut s'exprimer en public, même si ce n'était que dans le cadre de la maisonnée. Il savait que sur papier, nous serions libres.

Papa pensait qu'en procédant ainsi, personne ne manipulerait l'autre et que les désirs de chacun seraient pris en compte. Pourtant lui nous manipulait. Il venait le soir dans notre chambre discuter avec nous pour nous conseiller des destinations. Il a ainsi piloté nos choix vers des vacances culturelles qui correspondaient à notre programme d'histoire au collège, vers des vacances familiales chez les grands-parents ou des vacances sportives et proches de la nature. Il y avait une part de manipulation mais il y avait aussi une sincère volonté de nous aider à accoucher d'un projet original, de tenter des choses que nous n'aurions pas crues faisables ou tout simplement dont nous ne soupçonnions même pas l'existence. Il faut dire qu'enfant on ne connaît pas grand-chose du monde extérieur.

J'ai demandé beaucoup plus tard à maman s'ils se consultaient sur leurs choix. Elle m'a répondu que non. Papa la tenait au courant de l'avancée de nos réflexions et lui demandait si elle avait avancé sur son projet mais sur le ton de celui qui ne veut pas savoir le secret de l'autre. Ce vote, c'était sa grande idée, il s'assurait que chacun serait prêt pour le grand jour.

Ce vote nous responsabilisait. C'était une des grandes trouvailles de mon père : sans discours ni grandes théories, nous faire toucher du doigt les limites de nos droits et de nos libertés. Il est parvenu à nous faire comprendre que ce n'est pas parce que nous avons le droit de choisir une destination de vacances que nous pourrions aller n'importe où, demander n'importe quoi. Nous avons compris que le système était fragile et qu'il

demandait à être utilisé avec intelligence, qu'il nous fallait faire des choix consensuels – et raisonnables.

Le vote donnait lieu à une grande soirée. Papa chérissait cette mise en scène. Il aimait cette formalisation qui donnait du poids à nos voix d'enfants. Nous, les enfants, nous attendions cette soirée avec autant d'envie et d'impatience que la soirée de Noël. Même si nous restions à la maison, entre-nous, un menu spécial était concocté, une tenue de soirée était exigée, les femmes se faisaient belles et surtout l'ambiance était électrique. Nous, nous étions excités comme des poux et les parents étaient encore un peu plus amoureux qu'à l'habitude ... et nous le remarquions.

De cette soirée de vote nous en faisons un moment privilégié. Elle prenait une dimension exceptionnelle parce qu'elle était l'aboutissement de plusieurs semaines de préparations, parce qu'elle était chargée du poids de toute l'énergie et de tous les rêves que nous y mettions. C'est toute la différence entre mettre à l'eau un bateau construit de ses propres mains ou un bateau acheté dans un magasin de jouets. Pour préparer cette soirée, nous nous plongeons dans des atlas, ouvrons les cartes routières, feuilletions des livres de photos. Nous discutons beaucoup, nous rêvions tout autant et cette soirée était la concrétisation de nos rêves.

Puis venait le moment du vote. Le drame la première et seule fois que maman vota blanc. La joie chaque fois de voir notre choix retenu. Des applaudissements pour des pays nouveaux, des « encore » blasés lorsque papa proposait, en premier choix, donc imparable, une randonnée en montagne, un franc scepticisme le jour où il proposa de traverser l'Europe de l'Est en train. Qu'allions-nous bien pouvoir faire toute la journée dans un train ? Des « ha » et des « ho », des rires à gogo puis finalement le verdict et la grande, toujours très grande joie de voir notre proposition couchée sur la liste finale du programme des vacances.

Dans le regard de papa, nous pouvions voir que ces soirées étaient l'apothéose de sa vie de père de famille.

La famille

Pour papa, une maison devait être ouverte à tous. Une maison devait être remplie de rires d'enfants. Pour papa, la notion de famille était large. Elle incluait nos cousins et nos amis. Elle incluait ses amis, ses collègues, nos voisins. Nous étions quatre mais en fait nous étions dix, nous étions cent.

Souvent, le soir, après l'école, nos copains rentraient avec nous et restaient jusqu'à ce que leurs parents viennent les chercher. Il n'était pas rare qu'ils demeurent pour dîner le soir. Quand nos tantes venaient manger à la maison le samedi midi, nos cousins restaient tout le week-end.

Tour à tour, la maison était salle de jeu puis salle d'étude. Lorsque nos copains venaient à la maison le soir après l'école, papa s'occupait de nous. Lorsque leurs parents venaient les chercher, les devoirs étaient faits. Lorsque nos amis ou nos cousins restaient pour le week-end, alors c'était pour jouer, c'était pour débattre, c'était pour faire du vélo.

Il y a un détail qui symbolisait l'état d'esprit de notre maison : nous n'avions pas de télévision et jamais personne n'en a jamais réclamé. Lorsque ne régnait pas le silence des salles d'études, nous demandions : « A quoi qu'on joue ? » et il y avait toujours des volontaires pour une partie de cartes ou de monopoly. Et s'il n'y avait pas de jeux, il y avait des livres.

Mon père s'appelait Jean Galois et travaillait à la direction financière d'une compagnie d'assurance. Ses grandes idées c'étaient l'éducation, le vélo et les échecs. C'était sa trilogie sacrée. Il aimait aussi les grands discours, il aimait les lettres et les sciences, il aimait philosopher sur la vie et l'amour. Il voulait nous transmettre tout ce qu'il avait appris, il voulait nous donner toutes les armes nécessaires pour affronter ce monde.

Maman s'appelle Joyce et elle est norvégienne. Elle travaillait dans l'import-export de sacs. Maman c'était la muse de papa. C'était aussi son aiguillon. Par sa vivacité d'esprit, par son originalité et aussi par son exigence, elle obligeait mon père à donner le meilleur de lui-même. Si, au jour le jour, papa était le capitaine de route, s'il était premier ministre dans sa république du savoir, s'il était faiseur d'or auprès des enfants, le royaume de maman c'était l'amour. Amour gigantesque dont elle enveloppait papa, et nous.

Nous, moi, l'aîné, Marc et ma petite sœur, Clara, puis beaucoup plus tard France, nous avons grandi dans cette cellule familiale, entre la force de papa et l'amour de maman, au milieu de plein d'amis et de jeunesse. Nous avons grandi dans cette sécurité et avec les yeux et le cœur grand ouverts sur le monde extérieur.

Antigone

Il y avait une autre personne étroitement attachée à la famille et qui nous a accompagné toute notre enfance. Elle ne faisait pas partie de la famille par les liens du sang, mais bien par les liens du cœur.

Papa et maman l'avaient rencontrée à l'hôpital quand elle était enfant, un peu avant ma naissance. Le jour où elle a croisé papa, elle ne pouvait pas se douter qu'elle venait de rentrer dans son univers et que ce serait pour la vie. Elle s'appelle Cécile mais pour nous ce fut Antigone seulement. Généralement quand on rentre dans le monde de papa, c'est pour la vie. Il tisse autour de vous sa toile, patiemment, avec lenteur mais aussi avec une tenace obstination, parce qu'il sait depuis longtemps que seul ce qui a demandé du temps et du cœur a de la valeur. Et puis un jour, on se réveille et on sait que les liens qui nous unissent à papa sont si forts que plus rien ne pourra les détruire.

Comme toutes les toiles d'araignées, la sienne était presque invisible, légère, bien sûr, et élastique. On pouvait s'éloigner, les fils s'étendaient mais ne rompaient pas. On pouvait s'éloigner, on revenait, toujours. Tous sont revenus.

Comme les araignées, il ne se tenait pas au centre de sa toile mais sur un bord, pour nous laisser de l'espace. Comme les araignées, il savait précisément où chacun se trouvait, il savait les fils qu'il pouvait laisser lâches, il savait les liens qu'il devait renforcer, ceux qu'il devait retisser. En revanche, contrairement aux araignées, il nous laissait vivre.

Pour attraper Antigone dans sa toile, papa eut recours à plusieurs stratagèmes. Comment garder un lien avec une fillette dont on ne connaît pas ou très peu les parents ? Comment justifier auprès de ses parents qu'on veut voir leur fille ? Il en a fait la marraine de Clara. Il l'invitait aux anniversaires de Clara, à sa fête, aux fêtes de l'école, il lui demandait d'emmener Clara au cinéma, tout était prétexte pour la voir. Enfant, ça l'a beaucoup amusée et elle aimait voir papa. Ça l'a responsabilisée aussi, ça l'a fait se sentir grande et elle aimait ça, comme tous les enfants. Mais bientôt est venu le temps de l'adolescence et de la révolte contre le monde des adultes, contre les liens en tous genres, ceux qu'on a pleinement choisis comme ceux qui nous ont été imposés, ce temps où l'on veut que le regard des adultes sur nous change, ce temps où l'on se cherche et se construit.

Papa fit d'elle notre baby-sitter pendant toute la fin de notre enfance et pendant notre adolescence. Il put ainsi la garder près de lui à cet âge rebelle quand on rejette toute forme d'autorité qui vient du monde adulte. Elle ne venait pas chez nous pour faire plaisir à papa ou à ses parents ou je ne sais contre quoi elle aurait pu se braquer, mais pour gagner de l'argent et ainsi son indépendance. Encore une fois papa lui donnait ce dont elle avait besoin, au moment auquel elle en avait besoin : de l'argent, des responsabilités, un petit boulot.

Ça permettait à papa de garder un lien avec elle, évidemment, et ça lui permettait de continuer à distiller un peu de son poison. Etant donné les liens qui les unissaient, je crois pouvoir dire, sans me tromper, que c'est tout ce qu'elle demandait : garder un lien, un lien fort, mais le déguiser sous la forme d'une relation de travail.

Le troisième prétexte pour garder ce lien à travers les années, fut les études. Papa l'aida avec ses leçons de mathématiques et de sciences jusqu'à l'université. Elle venait le samedi matin réviser ses cours à la maison. A cette époque, nous commençons à héberger des enfants de l'Assistance Publique. La maison n'était plus qu'une grande classe d'étude, papa jonglant du théorème de Pythagore pour les collégiens aux espaces vectoriels pour les universitaires en passant par la géométrie dans l'espace pour moi.

Finalement, ce fut elle qui souda définitivement leurs liens lorsqu'elle fit de papa le parrain de son deuxième enfant. La boucle était bouclée.

Papa avait rencontré Antigone à l'hôpital Sainte-Anne, un an avant ma naissance. Maman avait été gravement malade et y resta six mois. Papa venait la voir tous les soirs, souvent il lui lisait des romans ou commentait l'actualité. Il avait obtenu un passe-droit tacite auprès des infirmières pour voir maman bien après les heures des visites, peu compatibles avec ses horaires de travail.

Un soir qu'il arrivait tard, une petite fille avançait seule dans le couloir, poussant son déambulateur sur lequel était accroché la poche d'eau sucrée de sa perfusion. Elle était vêtue de sa seule chemise de nuit blanche et marchait pieds nus sur le linoléum sombre du couloir de l'hôpital. Elle était blonde avec de longs cheveux ondulés. C'était l'Innocence que Mère Nature ne voulait pas laisser grandir en paix.

Blanche, pieds nus, seule, son déambulateur dans une main, obstinée, terriblement naïve – où va-t-on seule et pieds nus à sept ans ? – mais terriblement courageuse, c'était la même folie et la même grandeur que celles de ce roi-lépreux, ficelé à son cheval, l'étendard de Dieu dans une main, son épée dans l'autre, roi de Jérusalem chargeant les infidèles avec sa poignée de chevaliers et mort à dix-sept ans.

- Où vas-tu comme ça, mon enfant ?
- Je vais voir mon papa, dit l'Innocence
- Tu ne peux pas, répondit mon père qui s'était agenouillé pour être à la même hauteur que son roi-lépreux. En revanche, je vais lire une histoire à ma femme, est-ce que tu veux venir avec nous ?
- Oh oui, j'adore les histoires.
- Alors viens, c'est ici, chambre 203.
- C'est quoi l'histoire ?
- C'est l'histoire d'une jeune fille ... C'est l'histoire d'une jeune fille, se reprit-il, qui ne veut pas vivre. Elle s'appelle Antigone. Tu t'appelles comment ?
- Cécile.
- C'est joli comme prénom. Moi, c'est Jean, et ma femme s'appelle Joyce. Voilà c'est ici, entre. Je laisse la porte ouverte, comme ça l'infirmière pourra facilement nous trouver si elle te cherche. Au fait c'est la version de Jean Anouilh, pas celle de Sophocle.

Règle numéro un de papa : parler aux enfants comme aux adultes. Règle numéro deux : leur apprendre quelque chose. Même quelque chose d'infime : une idée, la trace d'une idée, un mot nouveau, un nom nouveau, c'est déjà mieux que rien. L'enfant en retiendra toujours quelque chose, ne serait-ce que l'idée que le monde est vaste. Si en plus il pouvait les éveiller aux plaisirs de la littérature, il avait gagné sa journée. « Sa version est plus forte et bien plus riche que l'original. Tiens, assieds-toi là, prends cette couverture, moi je vais rester debout ».

Depuis son entrée dans la chambre 203, papa n'avait pas quitté des yeux maman, même s'il parlait à Cécile.

- Bonjour mon amour, j'ai été retenu au travail, lui dit-il enfin.
- Oui, je sais, ce n'est pas grave, c'est si gentil d'être là quand même.
- Je te présente Cécile, c'est une vieille amie à moi.

C'était un des tours préférés de mon père, qu'il a usé jusqu'à la corde, pour créer immédiatement une complicité avec la personne qu'il venait de rencontrer. Ça avait fait sourire maman qui n'était pas dupe et ça avait fait rougir la petite Antigone qui était toute naïve et n'avait pas vraiment d'amis.

Pendant que papa lisait, un vieux monsieur, d'une des chambres d'à côté, attiré par les voix, était venu se poser timidement à l'entrée de la chambre. Quand papa s'en

aperçut, tout en continuant sa lecture, il prit le vieux monsieur par le bras et le fit s'installer dans la chambre.

Je ne peux pas m'empêcher d'avoir un sourire moqueur en me représentant la scène, cette chambrée de personnages hétéroclites pendus à leur poche d'eau sucrée et mon père au milieu, lisant son histoire.

On m'a raconté qu'il n'a pas fallu longtemps à l'infirmière pour surgir, telle une tempête, dans la pièce. Elle accusa papa de tous les maux de la terre, d'inconscience, de sabotage de son travail, de kidnappage. « Les visites se terminent à 19 heures, il est 21 heures, monsieur Galois ! C'est toujours comme ça, on vous donne ça et vous prenez ça » dit-elle en montrant son poing puis son bras. « Je vais en parler au Docteur Rebuffat, ça je vous le promets. Ça va être fini les passe-droits. Aller, tout le monde au lit et vous, monsieur Galois, vous rentrez chez vous ! »

- Laissez-nous finir au moins le premier acte, dit le vieux monsieur.
- Ne faites pas l'enfant, monsieur Kobayashi, vous avez un scanner demain matin.
- Pour une fois qu'on s'amusait, bougonna-t-il sans bouger.

Toutefois, papa avait rangé son livre et embrassé maman. « Je reviens demain, dit-il assez fort, vers 19 heures, je ne pense pas pouvoir me libérer plus tôt ». Puis il s'est tourné vers la petite Antigone, il lui a sourit, elle lui a rendu son sourire et papa a souri d'encore plus belle. Quand il a relevé son regard et l'a posé sur l'infirmière, mon père, ce héros au sourire si doux, avait son visage irradié de bonheur et un large sourire aux lèvres. De sa voix la plus chaude mais franche aussi, il lui dit un simple « bonne nuit madame » et partit sans faire de bruit ni de scandale.

Le lendemain soir, quand il entra dans la chambre de maman, la petite Antigone et le vieux monsieur y étaient aussi, confortablement installés sous des couvertures.

- Comment s'est passé votre scanner ? demanda papa au vieux monsieur.
 - Jeune homme, nous ne nous sommes pas battus toute la journée avec les infirmières pour parler de mon scanner, répondit-il avec un sourire malicieux.
- Nous en étions à la scène trois.

La nouvelle s'est propagée dans tout le service qu'un jeune trentenaire organisait des soirées de lectures. Tout le monde voulait en bénéficier. Papa m'a raconté que c'était un peu le bazar mais qu'au fond d'elles-mêmes, même si en surface elles protestaient, les infirmières étaient heureuses que quelqu'un s'occupe de l'esprit de leurs patients, elles qui n'avaient que le temps et les moyens de s'occuper de leurs corps.

Mais papa n'était pas missionnaire. Il n'avait pas vocation à s'occuper de tout l'étage ni de toute la détresse du monde. Il avait croisé un soir cette enfant poussant son déambulateur, partie à la recherche de son père. C'est le mien qu'elle a rencontré. Quand il s'est arrêté et l'a amenée avec lui pour une soirée de lecture, il savait qu'il s'engageait pour la vie. Il ne voulait pas s'occuper de tout l'étage. Il voulait juste s'occuper de sa petite Antigone.

Il décida alors de monter la pièce de théâtre. Il jouerait Créon, Cécile serait Antigone. Le rôle d'Hermione fut tenu par un jeune garçon atteint d'un cancer en phase terminale. D'autres patients complétaient la distribution. La représentation fut donnée dans le couloir du deuxième étage du bâtiment 403. Les infirmières avaient amené les lits des patients dans le couloir. Quelques parents étaient venus.

Je me moquais plus tôt de cette première assemblée de perfusionnés, réunis autour de papa faisant sa première lecture dans la chambre de maman. En revanche, il faut entendre maman raconter cette représentation. Dix ans, vingt ans après, à l'évocation de ce souvenir elle en a encore la chair de poule. Papa ne dit rien et la laisse parler. Maman tremble encore au souvenir de cette fille de sept ans, toute de blanc vêtue, sa couronne de fausses fleurs dans les cheveux, poussant son déambulateur et répondant à mon père :

« Pauvre Créon ! Avec mes ongles cassés et pleins de terre et les bleus que tes gardes m'ont faits aux bras, avec ma peur qui me tord le ventre, moi je suis reine. »

Il n'y eut qu'une seule représentation. Hermione est morte quelques jours après d'un lymphome malin et maman est sortie de l'hôpital peu après. Papa a continué d'aller à l'hôpital tous les soirs où les parents d'Antigone ne venaient pas, c'est-à-dire presque tous les soirs. Le temps qu'elle guérisse, il lui avait lu toutes les tragédies grecques.

Quand Antigone était jeune et qu'elle était à la maison, ils leur arrivaient, tous les deux, sans crier gare, d'éclater tout à coup :

« Vous me dégoûtez tous avec votre bonheur ! Avec votre vie qu'il faut aimer coûte que coûte... Moi, je veux tout, tout de suite, et que ce soit entier, ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et me contenter d'un petit morceau, si j'ai été bien sage. »

« Moi je n'ai pas dit « oui » ! Moi je peux dire « non » encore à tout ce que je n'aime pas et je suis seule juge. »

« C'est facile de dire non. Pour dire oui, il faut suer et retrousser ses manches, empoigner la vie à pleines mains et s'en mettre jusqu'aux coudes. C'est facile de dire non, même si on doit mourir. Il n'y a qu'à ne pas bouger et attendre. »

A l'enterrement de papa, maman fit asseoir Antigone à côté d'elle.

L'étoile de mer

Papa ne voulait pas changer le monde. Il ne faisait pas de grands discours sur les maux de la planète ou sur ce qu'il ferait s'il était président. Ce monde qui crève de faim, de maladies et sous les balles le faisait souffrir mais il ne prétendait pas avoir de solution. Il n'avait pas goût non plus pour les grandes associations ni pour les grandes messes médiatiques. Il fallait que tout reste à échelle humaine. Il n'était à l'aise que dans les petits comités où l'on pouvait réunir tous les membres autour d'une table. Il voulait pouvoir prendre le pouls de chacun et ensuite, sur la base des attentes et des envies exprimées, dessiner un consensus. Ce besoin de contact humain pour avancer et agir était primordial pour papa. Il a beaucoup travaillé avec l'Assistance Publique. Mais c'est parce que le directeur était devenu son ami et qu'il connaissait les secrétaires et les assistantes sociales par leur prénom. Ainsi l'administration n'était plus froide mais habitée de personnes qu'il connaissait et appréciait. Si ces personnes venaient à changer, alors il tissait avec leurs successeurs de nouveaux liens privilégiés.

Toute la philosophie humanitaire de papa tenait dans cette parabole de l'enfant des îles qui, tous les matins, sur le chemin de l'école, passe par une plage sur laquelle des milliers d'étoiles de mer s'échouent. Chaque matin, à chaque passage, l'enfant en ramasse une et de toutes ses forces la rejette loin à la mer. Ses copains se moquent de lui : « Ça ne sert à rien ce que tu fais, il y en a des milliers à relancer à la mer ». Alors par défi il se baisse, en prend une autre, la montre bien haut à ses camarades et leur crie : « Pour elle, ça change tout ». Et d'un grand mouvement par dessus l'épaule, il la rejette à la mer.

Lorsque papa rencontra Antigone à l'hôpital, il y avait des milliers de personnes, petites ou grandes, qui auraient aimé qu'on leur lise l'histoire d'Antigone. Combien y avait-il de personnes âgées seules ? Pour toutes ses personnes, il n'a rien fait. Ils n'ont donné qu'une seule représentation. Le but n'était pas de faire du théâtre. Le but de la pièce, c'était de donner un but à Antigone. Le but était de remplir son emploi du temps, sa tête et son cœur. Quand elle se couchait le soir, elle savait quelles répliques, quelles scènes elle devait apprendre le lendemain matin. Quand elle revenait de ses opérations, elle savait que son livre l'attendait. Et le soir, elle pouvait montrer à papa ses progrès.

Pour elle, ça a tout changé.

Langues étrangères

La langue officielle à la maison était l'anglais. Pour être plus précis, c'était la langue de la famille, lorsque nous étions tous les quatre ensemble. En revanche, nous parlions norvégien avec maman et français avec papa.

Papa ne parlait jamais en présence de maman une langue qu'elle ne comprenait pas. Il en avait fait une question de principe. Je ne l'ai jamais vu déroger à cette règle, sauf quand maman lui donnait explicitement son autorisation. Maman n'a jamais demandé cela mais cette attitude, faite de romantisme et d'extrême respect, la touchait. Aussi l'encourageait-elle et ne donnait à mon père que de très rares autorisations, essentiellement avec les vieilles tantes et les vieux oncles paternels, qui en plus d'être sourds, ne comprenaient pas un mot d'anglais. Elle se plaçait derrière lui, un peu de côté, un peu collée contre son dos et elle lui disait de parler français.

La situation s'est simplifiée quand Clara fut capable de traduire nos conversations en simultanée, comme le ferait un interprète professionnel. Elle était douée pour les langues, et précoce. Ça lui a donné un rôle central dans notre famille. Elle était un peu la chouchou de nos grands-parents, oncles et tantes. Par extension, elle est devenue le lien entre les différents membres et parties de la famille. Elle a fini par devenir, à force d'écouter et de traduire les histoires, la mémoire de la famille.

Le français, c'est la langue du pays dans lequel j'ai grandi, c'est la langue des copains et de l'école. C'est la langue des rois de France et des gaulois nos ancêtres, celle de ma culture et de mes amitiés. C'est la langue dans laquelle papa nous faisait faire nos devoirs, le soir après l'école.

Avec Clara, je parlais indifféremment les trois langues. Si le français, en grandissant, prit une part de plus en plus importante puisque c'est la langue que nous parlions à l'école, le norvégien est la langue de mes secrets avec maman et Clara. C'est la langue maternelle, celle de maman, c'est la langue du cœur, c'est la langue des grandes vacances que nous passions en Norvège. C'est aussi la langue avec laquelle nous excluions papa. Ça l'amusait, je crois qu'il était content de notre complicité. Ça le rassurait aussi, que nous nous détachions de lui de temps en temps.

Le norvégien, c'est surtout la langue des contes de fées, que maman nous lisait le soir avant de nous coucher. Pendant une heure le soir, il y avait une parcelle du royaume de Norvège en République Française. Les contes de mon enfance, les « il était une fois », commencent dans le froid du grand nord, au royaume des rennes et du soleil de minuit. Les lutins, les elfes, les ogres, les princesses et les reines noires naissent, vivent et meurent au pays du grand blanc.

J'ajourne la partie

La première fois que mon père a dit : « J'ajourne la partie », j'étais vraiment en colère. Cela m'avait semblé une gigantesque injustice. C'était l'époque à laquelle je commençais à faire jeu égal avec lui. Je jouais avec les blancs et ce jour-là, j'avais un vrai avantage. Son roi était dans les courants d'air et je tenais le centre. Même s'il y avait une égalité matérielle, j'avais clairement un avantage positionnel.

Il dit « j'ajourne la partie ».

- Quoi ?

- On reprendra la partie demain. En terme échiquéen, ça s'appelle ajourner.

- Tu n'as pas le droit !

- Bien sûr que si, ça se passe toujours comme ça dans les compétitions officielles.

Il s'est dirigé vers sa bibliothèque et en a sorti quelques livres. Il m'a raconté l'âge d'or des tournois échiquéens et ces parties entre les monstres sacrés des soixante-quatre cases qui se déroulaient sur plusieurs jours. Il m'a parlé de ces équipes d'assistants formées d'autres joueurs de tout premier plan et qui entouraient le grand maître. Leur rôle était de réfléchir pour lui toute la nuit sur l'infinité de combinaisons qu'offrait la position en cours. Il m'a conté ces anecdotes de nuits blanches de travail effacées par un coup imprévu de l'adversaire ou tout simplement par l'abandon bête et méchant de l'autre. Il m'a peint la scène des compétiteurs se présentant sur le lieu du tournoi, l'échiquier dans la position de la veille, les spectateurs, les journalistes silencieux dans la salle, et tout ceci pour voir les noirs ou les blancs abandonner ! Je me suis laissé entraîner dans ces histoires de champions monstres d'orgueil, sur la vanité de leurs vies passées dans des chambres d'hôtels à pousser de ridicules morceaux de bois, cet univers qui se résume à soixante-quatre cases, seize pièces blanches, autant de pièces noires, mais qui pour eux sont devenues une quête de toute une vie. J'en ai oublié ma colère de devoir laisser en cours notre partie.

Papa s'est penché sur la partie le soir et il réussit à renverser le cours du jeu le lendemain. Mais depuis j'ai retenu la leçon et appris à me préparer aussi pour ces fins de parties et ne plus laisser échapper un avantage.

Un jour que mon père avait ajourné une partie, maman s'étonnait que nous ne jouions plus. Je lui ai répondu que dans notre finale de championnat du monde, papa avait ajourné la partie.

Elle l'a regardé avec consternation.

La petite reine

Papa faisait beaucoup de vélo. Il faisait du vélo pour se retrouver seul avec lui-même et il en faisait pour tisser des liens.

Il roulait sur routes ou sur chemins, il aimait les cols comme le plat. Il « faisait la descente » comme on dit dans le jargon, c'est-à-dire rouler vite, se courber sur la machine dans une position aérodynamique, repousser les freinages le plus tard possible, prendre les virages à la corde. Il aimait les bitumes lisses sur lesquels nos vélos de courses parfaitement graissés avançaient sans bruit et sans effort, comme il aimait les sentiers caillouteux qui demandent précision dans le pilotage, technique et force pour franchir les obstacles.

Il aimait la mécanique et réparer les vélos. Il aimait travailler dessus, les préparer, choisir les roues et les pignons adaptés au parcours.

Il y avait les sorties d'entraînement, il y avait les balades en famille. Il avait ses courses fétiches, une ou deux par an, pas plus, où il retrouvait ses amis. Il avait ses cols favoris avec des records à battre, des défis personnels ou des défis entre copains. Il y avait des sorties juste pour sortir. Il disait : « Viens, on va faire tourner les jambes » et nous roulions deux heures d'une traite, sans nous arrêter.

Quelques fois maman lui demandait ce qu'il avait envie de faire. Il répondait : « Je veux faire du vélo »

- Où veux-tu aller ?

- Peu importe, je veux juste rouler, je veux avancer.

Et tous ensemble nous partions avec nos vélos et avec lui.

Plus que tout, papa aimait pédaler, juste pédaler, être dehors et faire tourner les jambes. Il aimait pédaler et m'emmener avec lui, partout où il allait.

J'aimais les balades à vélo avec mon père

Les balades à vélo avec papa, c'était pour moi bien plus que juste du pédalage. C'était d'abord du rêve, ensuite un effort physique et finalement une épopée à raconter le soir à la maison.

Ça commençait la veille et nous occupait toute la soirée. Mon père sortait les cartes et nous faisions le parcours. Nous notions les points de passages, les hameaux et les lieux dits, les numéros des départementales, les distances entre chaque point, leur altitude. Mon père m'apprenait à lire une carte, m'expliquant les petites routes blanches bordées de vert, les courbes de niveaux, les épingles rouges. Nous repérions les villages où nous pourrions nous ravitailler. Nous calculions la longueur des cols et leurs dénivelés, nous nous excitions sur la pente, nous la comparions à d'autres montées, nous comptions les virages et devisions sur la vitesse adaptée et le braquet approprié pour passer ce col. Nous repérions les routes à l'ombre, les forêts et les lacs et les villages historiques.

Puis nous allions préparer nos vélos. Mon père aimait à dire : « Ton vélo t'appartiendra vraiment le jour où tu l'auras totalement démonté et remonté ». Nous réparions ce qui avait pu être abîmé lors de la sortie précédente, vérifiions les freins, réglions les vitesses, il fallait qu'elles passent toutes sans effort, sans autre bruit que le cliquetis de la roue libre. Nous dévoilions les roues si cela était nécessaire, regonflions les pneus et graissions la chaîne.

Nous nous levions aux aurores le lendemain matin, nous mangions nos nouilles au petit déjeuner – diététique des grands sportifs oblige – nous mettions de la boisson énergétique dans les bidons et nous sortions dans le froid matinal. Et immuablement, il disait : « Voici une grande journée qui s'annonce. Qu'est-ce que j'aime ça ! Bon, on part doucement, mollo dans la première montée ».

Et nous voilà partis sur les petites routes de France. Souvent nous nous arrêtions déjeuner au restaurant. Toujours, nous faisons une pause dans un bar pour prendre une limonade et des forces. Nous prenions des photos dans les montées. Nous nous arrêtions pour visiter une église romane, cinq minutes pas plus, nous faisons un détour pour aller voir les ruines d'un château. Après avoir traversé une vieille ville à toute vitesse, il disait qu'il faudrait y revenir. Ailleurs, il achetait une carte postale.

Au retour nous revivions une troisième fois la balade en la racontant. Puis nous la notions dans notre carnet de route :

Dimanche 4 mars – 93 km – 4 heures 10 de roulage – 600 mètres de dénivelé - Saint Michel – Feurs par la petite route derrière le château – col de l'oisillon – déjeuné Chez Simone (soupe à l'oignon – tagliatelles et escalopes de veau à la crème et aux chanterelles) – retour par la D76 – pas de vent – pas de problème mécanique – belle journée – bien roulé.

Philosophe

Mon père disait : « Il faut être philosophe deux fois dans sa vie : le jour de l'épreuve de philosophie du bac et le jour de sa mort. »

Puis il ajoutait : « Si tu veux comprendre l'âme humaine, oublie les philosophes, ils se sont tous trompés. Lis les classiques, ceux qui ont traversé les siècles, voire des millénaires, et qui n'ont pas pris une ride. Eux ont lu dans l'âme l'humaine comme dans un livre ouvert et leurs propos sont toujours d'actualité. S'il y a une constante universelle, ce n'est pas la vitesse d'expansion de l'univers, c'est la nature humaine. En deux mille ans elle n'a pas bougé d'un iota. C'est pour ça qu'on étudie encore les auteurs grecs. C'est pour ça que trois cent ans plus tard, Molière est joué saison après saison, que les anglais lisent et vibrent toujours devant Shakespeare. »

Sa bibliothèque montait jusqu'au plafond, débordant de romans. Elle était fabriquée avec des rails vissés sur les murs sur lesquels s'accrochaient des équerres qui soutenaient de simples planches. Il pouvait ainsi mettre des livres un petit peu partout, sur chaque pan de mur libre. Lorsque les étagères étaient pleines, il superposait les nouveaux livres sur la tranche de ceux déjà en place. Venait fatalement le moment quand tout cet espace était occupé. Il partait alors à la recherche d'un nouveau pan de mur. Ce tableau ? Ce portemanteau ? Ils n'étaient en fait pas si importants que ça !

Des philosophes on ne trouvait que leurs essais faciles d'accès, leurs romans ou pièces de théâtres engagées. Leurs longs et abscons traités n'avaient pas leur place dans sa bibliothèque. D'ailleurs il râlait contre ces auteurs, ne comprenant pas pourquoi le même écrivain pouvait produire, d'une part des œuvres limpides, d'autre part des traités incompréhensibles.

Il possédait tous les auteurs grecs et romains, les mythologies et toutes les versions des tragédies grecques. Pour ces dernières, il avait même un parcours du lecteur, comme il y a des parcours de santé. Celui-ci commençait par Eschyle et sa trilogie de l'Orestie, puis l'Electre de Sophocle, et celle d'Euripide. Ensuite venaient les adaptations modernes, dont il nous resituait le contexte historique et politique.

Il avait rassemblé ceux qu'il appelait les classiques, ces livres qui avaient traversé le temps et les hommes, ces pièces de théâtres qui étaient jouées et rejouées générations après générations, dont le texte était toujours d'actualité, seuls les décors et les costumes changeant.

Puis il avait ses auteurs favoris, un peu plus modernes, dont il avait lu toute l'œuvre. C'étaient d'infatigables voyageurs, explorateurs de terres et des cœurs, de grands conteurs d'histoires.

Il avait ses manieurs de mots, ses rêveurs et ses poètes favoris. Il disait : « Tiens, essaye celui-là, c'est totalement délirant, mais si tu n'accroches pas, laisse tomber. »

Certains livres correspondaient à une période de sa vie. Une fois cette période passée, il ne les ouvrait plus. D'autres, plus rares, l'ont accompagné toute sa vie. Nous lui disions : « Tu es *encore* dans Saint-Exupéry ? » en insistant sur le « encore ». Il répondait que l'œuvre est tellement riche que chaque relecture le nourrissait, à chaque fois différemment.

Les essais, les pièces de théâtre, les romans et la poésie couvraient entièrement l'un des murs du salon. Les encyclopédies, les atlas, les dictionnaires, les ouvrages techniques couraient le long des murs des couloirs et du hall d'entrée.

Il avait toujours un livre sous la main, il avait toujours un livre à nous faire lire.

Quand maman brillait

Quand quelqu'un demandait à papa ce qu'il faisait dans la vie, il aimait à répondre qu'il s'occupait de sa femme. « Vous savez, c'est un travail à plein temps, continuait-il sérieusement. Je lui raconte des histoires que j'invente et ça la fait rigoler. Et quand je ne lui raconte pas des histoires, je lui fais les ongles, un soin du visage ou un massage ». Il continuait ainsi un petit moment et il finissait par : « Avez-vous remarqué comment les femmes deviennent belles à force qu'on les caresse ? » mais cette phrase n'était pas de lui. Puis il cherchait maman des yeux, la montrait à son interlocuteur et disait : « Regardez comme elle est belle ! » Si maman n'était pas trop loin, elle s'apercevait que papa parlait d'elle et qu'il avait refait son numéro. Alors elle rougissait.

Il est vrai que papa lui faisait son café le matin. Il se levait avant elle, laissait la porte de leur chambre ouverte et maman se réveillait enveloppée dans l'odeur du café. Mais ce qui nous avait vraiment marqué, nous les enfants, c'était les lettres que papa envoyait à maman.

Partout où papa passait, il lui écrivait. Que se soit lors de nos sorties à vélo, lors de nos week-ends en famille, lors de ses déplacements professionnels, il écrivait à maman. Le temps de faire la queue pour payer son journal, le temps de régler le prix des boissons et du casse-croûte dans un bar, le temps que nous fassions le tour de la boutique du musée, il avait rempli sa carte postale, elle était timbrée. Il la confiait à la jeune fille qui tenait la caisse, à la patronne du bistrot, peu importe mais toujours à des femmes. Il les mettait dans la confession, en leur disant que c'était pour sa femme, qu'il lui faisait une surprise, qu'il avait besoin de leur aide. Ses cartes étaient toutes différentes, à moins que ce soit maman qui feignait d'oublier les précédentes si les mots se ressemblaient un peu trop.

Papa m'avait dit un jour : « C'est fou le nombre de femmes qui n'ont jamais reçu de poèmes. Des amants, elles en ont eu depuis qu'elles sont adolescentes, tellement qu'elles en ont perdu le compte, mais des mots d'amour, couchés sur une feuille de papier, ou déclamés à genou, point, ou si peu ! Et toutes ces femmes qui vieillissent sans lettres d'amour jaunissant dans une boîte à chaussures... moi ça me brise le cœur que l'on puisse si mal aimer. Fais attention aux femmes, mon fils, veille sur elles. Prends soin d'elles. Essaie de les comprendre. Ce sont elles qui t'apporteront ton bonheur. »

Toutes ces femmes, par solidarité féminine un peu, pour vivre par procuration un nouvel amour surtout, par gentillesse aussi et puis parce que les femmes ne sont pas avares de leurs efforts, jamais elles n'ont trahi papa, toujours elles ont posté les lettres qu'il leur confiait.

Si nous revenions de trois semaines de vacances c'était bien une demi-douzaine de cartes qui attendait maman à notre retour et une autre demi-douzaine qui arrivait les jours suivant.

L'autre grand tour de papa fut d'avoir réussi à envoyer, pendant plus de dix ans, au rythme de deux par année, des cartes de lieux où il n'avait jamais mis les pieds. C'étaient des cartes postales de villes étrangères, écrites de sa main bien sûr, dans des enveloppes sur lesquelles l'adresse était écrite de sa propre main et portant le timbre du pays correspondant à la ville sur la carte postale. La première vint de Hongrie et fut une grande surprise. Le mystère était entier. Papa a tenu à sa version loufoque qu'il était allé à Budapest pour déjeuner avec un ami, qu'il avait pris un avion le matin et qu'il était rentré avec le vol de l'après-midi. Il y avait bien des vols qui correspondaient à ces horaires-là, nous avons vérifié, mais lui aussi avait vérifié. Il n'y avait pas de faille dans son histoire, sauf qu'on ne va pas à Budapest pour la journée. Puis c'est devenu Moscou, Saint-Pétersbourg, ça a duré pendant dix ans, il n'a jamais voulu nous révéler son stratagème.

Quand nous lui disions que ce n'était pas beau de mentir, il répondait qu'on avait le droit de mentir par amour.

Il aimait aussi dire de maman qu'elle brillait. Il disait : « Regarde comme elle brille, elle brille de mille feux ». Alors papa et moi nous mettions nos lunettes de soleil et nous la regardions passer. « Tu brilles tellement qu'il nous faut nous protéger », répondait-il à ses regards interrogateurs.

Maman avait une extraordinaire capacité à boire et supporter l'alcool. Beaucoup ont essayé de suivre le rythme, peu y sont arrivés. Là où elle était traîtresse, c'est que dès qu'un verre était vide, elle le remplissait, ainsi que le sien, qui était toujours le premier à être vide. Quand la bouteille était finie, maman criait : « Tavernier, il fait soif ici ! » et papa allait chercher une autre bouteille. Les hommes par orgueil, les femmes par faiblesse, essayaient de suivre son rythme et buvaient, buvaient, beaucoup, beaucoup plus qu'ils ne le voulaient.

Il y a cette anecdote de deux amis de papa qui essayèrent de faire jeu égal avec maman. L'histoire n'a pas duré très longtemps, très vite il n'y avait plus que deux personnes qui se tenaient droites à table : papa qui n'avait presque rien bu et maman qui était aussi sereine que d'habitude. Les deux amis de papa s'étaient écroulés. Il dut les coucher sur les canapés, où ils passèrent la nuit.

Ils sont revenus quelques mois plus tard avec une stratégie : ils allaient boire chacun à leur tour. L'un commença le cycle. Il but son verre, maman l'a resservi et s'est resservie à son tour. Puis ce fut au tour du second de boire son verre. Aussitôt bu, maman lui remplit son verre ainsi que le sien. Puis ce fut papa qui but le sien et maman, en se moquant gentiment de lui pour son grand effort, lui resservit à boire, ainsi qu'à elle-même. Ce petit jeu a duré beaucoup plus longtemps cette fois-ci mais le résultat fut sensiblement le même : ils sont restés dormir sur les canapés et maman, guillerette, un peu rouge, racontait des histoires grivoises, tout en découpant en parts parfaitement régulières le gâteau que seul papa et nous, les enfants, avons mangé.

École buissonnière

Mon père disait : « Il y a toujours un temps où l'on regrette d'avoir manqué l'école. Et ces regrets sont les plus douloureux. Apprends, mon fils, apprends l'utile et l'inutile, tu feras le tri plus tard et tu verras que rien ne fut inutile. »

« Les poèmes que tu n'as pas appris à l'école, tu ne les sauras jamais. Tu croieras ces personnes qui connaissent des centaines de vers et tu te sentiras pauvre à côté d'elles, quelles que soient les richesses que tu auras accumulées par ailleurs. Et tu regretteras l'heure où tu as manqué l'école. Les théorèmes que tu n'as pas appris à l'école, tu ne les apprendras jamais. Tu liras des vers, tu essayeras d'en apprendre quelques uns et puis tu les oublieras. Tu ouvriras des traités de mathématiques pour t'apercevoir que tu n'as plus le temps ni l'esprit pour ça. Alors tu resteras à la superficialité des concepts dont d'autres te parleront, tu n'auras pas le recul nécessaire pour exercer ton esprit critique et tu te tourneras vers des voies qui nécessitent moins de connaissances, plus de bon sens. Mais au fond de toi, il y aura une petite voix qui te dira que ce qui ne fut pas ne sera pas, et ça rend l'âme toute triste. »

« Ce que tu apprends par cœur aujourd'hui, tu t'en souviendras toute ta vie. Ce que tu survoles, tu l'oublieras, ce que tu n'apprends pas, tu ne le sauras jamais. »

Alors, jusqu'à la fin du collège, il m'a fait répéter et répéter encore mes poésies, mes départements français, mes théorèmes, les lois des triangles, et nos amis grecs, Thalès, Pythagore et Archimède.

Aujourd'hui, je connais toujours mes rois de France, les os du corps et les lois physiques.

Et loin d'avoir eu besoin de faire le tri, je me suis aperçu, comme il me l'avait dit, que rien n'est inutile.

Boudin basque aux pommes

C'était les vacances ou les week-ends, à une époque où nous faisons beaucoup de sport et mangions en conséquence. En milieu d'après-midi mon père me regardait et lançait à la cantonade :

- Qui a faim ?
- Moi, répondais-je fidèlement.
- Des frites ?
- Des frites !

Et à quatre heures de l'après-midi nous pelions nos patates sous le regard consterné des femmes de la maison.

Une après-midi de chaleur moite, papa avait décrété qu'il était fatigué et qu'il ne bougerait pas. Un peu plus tard je lui dis :

- Je mangerais bien du boudin basque.
- Avec des pommes ?
- Evidemment !

Il s'est levé d'un bond et comme le capitaine qu'il aimait être, il a motivé les troupes et pas plus de cinq minutes plus tard, nous étions en ordre de bataille pour aller faire les courses et cuisiner. Pourtant, un peu plus tôt, nous nous enfoncions doucement dans la torpeur de l'après midi.

Maman était motivée quand papa l'était, démotivée quand il n'y croyait plus. Nous les enfants nous l'aurions suivi jusqu'au bout du monde. Nous pouvions donc bien aller jusqu'à la boucherie.

Poésies

Quelqu'un qui aurait rencontré mon père seulement cinq minutes aurait pu croire qu'il était pompeux. En effet, il ne pouvait s'empêcher de faire des grandes phrases. Mais ensuite il redevenait le scientifique et le pédagogue qu'il était dans l'âme et se lançait dans de passionnantes explications. Ainsi à la question : « A quoi ça sert d'apprendre des poésies ? » il répondait :

- A séduire les femmes... et à consoler les hommes. Tu les récites pour elles quand elles t'aiment... et pour toi quand elles ne t'aiment plus.

Puis il enchaînait :

- Bon, techniquement, si on te fait apprendre des poésies à l'école, c'est pour structurer ton langage en donnant à ton cerveau des patrons de phrases sur lesquels il construira une infinité de phrases différentes.

Puis il partait dans des commentaires sur l'intelligence artificielle, il expliquait que pour faire parler un ordinateur il faudrait commencer par lui faire apprendre de la poésie puis le doter d'un algorithme qui lui permette de ne garder que la structure des phrases et de changer les mots *ad libitum*. Je dois avouer ne pas avoir tout retenu de ses explications. Mais c'était un éveil à la connaissance et à la science.

Avec papa et Clara, et pour le plus grand bonheur de nos tantes et de nos grands-parents, nous nous lançions dans de grands concours de poésie. Chacun récitait à son tour une poésie, jusqu'à ce que nous ayons épuisé notre répertoire. Nous, nous récitions les poésies que nous avions apprises à l'école. Je n'ai jamais su où mon père apprenait les siennes.

Tenez-vous bien à table !

Le point faible de notre éducation, c'était les bonnes manières à table. Nous étions des enfants sages et de bons élèves. Nous étions travailleurs et ne rechignons pas à la tâche. Nous étions bien élevés, sauf à table. Était-ce notre terrain de rébellion ? Ça l'a été plus tard, oui. Mais pas forcément à l'heure de cette anecdote.

Pour nous prouver que nous ne serions pas capables de nous tenir correctement à table en société, contrairement à ce dont nous nous vantions, papa nous proposa de simuler un grand repas. C'était un samedi ordinaire, que nous avons transformé en samedi de fête et de défi.

Nous avons invité nos grands-parents et une vieille tante qui serait le juge de nos bonnes manières. Nous envoyâmes les cartons d'invitations, tenue de soirée exigée ! L'argenterie fut sortie et maman mit les petits plats dans les grands. Nous avons retenu un menu à base de poisson que nous imprimâmes sur du papier vélin. Il formait un feuillet, relié par une jolie cordelette rouge. Le menu disait :

- Bisque de homard dans une toute petite coupelle en guise de mise en bouche ;
- Salade d'écrevisses aux agrumes. C'était une idée de papa. Il trouvait rafraîchissant d'offrir du pamplemousse, des pomelos et des oranges en entrée ;
- Aumônière de lotte avec petits légumes de saison ;
- Plateau de fromages frais ;
- Profiteroles.

Les femmes étaient belles dans leurs robes noires de soirée, les hommes avaient noué leur cravate.

Tout fut une réussite sauf nos bonnes manières. Pour notre défense, il faut dire que grand-père fit le pitre, comme d'habitude, pourrais-je ajouter. Nous rigolâmes tant que nous en oubliâmes le but du dîner. Nous nous laissâmes aller à nos mauvaises habitudes et mangeâmes salement, comme d'habitude. Le jugement de la tante fut impitoyable et nous fûmes recalés.

Pendant les semaines qui suivirent, ce fut gare à celui qui posait ses coudes sur la table, s'aidait de son pouce pour faire monter la dernière fraise dans la cuillère ou, crime suprême, léchait son couteau.

Désormais je suis irréprochable dans les dîners mondains mais on y rigole beaucoup moins.

Samedi après-midi

C'était loin d'être un rituel, mais les week-ends pendant lesquels nous n'étions pas en vadrouille, maman s'occupait de nous. Elle nous emmenait faire des courses ou à la bibliothèque ou chez le coiffeur. Nous passions l'après-midi avec elle. Je me souviens que, petits, nous finissions la journée par un tour au manège, puis il y a eu une période pendant laquelle nous allâmes beaucoup au cinéma. Elle avait aussi un faible pour les pâtisseries et nous allions discuter du film ou nous reposer de la fatigue des courses dans un salon de thé.

Papa ne venait pas avec nous, c'était notre moment d'intimité avec maman. Papa restait à la maison, il faut l'imaginer dans son fauteuil lisant son livre en écoutant de la musique, l'hiver avec un plaid sur ses genoux. Peut-être était-ce aussi dans ces moments-là qu'il écrivait son journal ou apprenait des poésies. Je crois surtout qu'il avait besoin de ces moments de répit et de solitude pour réfléchir, renouveler ses idées et pouvoir encore nous surprendre.

Papa s'était fait un point d'honneur à aller accueillir tous ceux qui entraient dans l'appartement. Il ne criait jamais que la porte était ouverte et que nous pouvions entrer, il venait ouvrir la porte. Lorsque nous rentrions, même si nous avions nos clefs, lorsqu'il entendait le bruit de la serrure, toutes affaires cessantes il se levait pour venir nous accueillir.

Il ne ratait jamais un retour de maman à la maison le soir. Il venait l'accueillir et la prenait dans ses bras. C'était vrai le samedi après-midi aussi.

Dans l'ascenseur qui nous remontait chez nous, maman devenait toute chose et ne parlait plus. Elle nous caressait la tête et souriait doucement.

Elle sonnait, elle attendait, papa venait ouvrir, il nous embrassait puis prenait maman dans ses bras. Ils se cambraient légèrement tous les deux et se regardaient. Papa lui caressait le visage et nous, nous disparaissions avec nos achats.

Racines

Papa tenait à ses racines et à tout ce qui l'avait construit. Ce qui l'avait construit, c'était les personnes qu'il avait rencontrées. Filant cette métaphore de la construction, il nous parlait souvent des briques qui formaient la charpente de son âme et qui portaient le nom d'une personne rencontrée un jour, qu'il l'ait croisée une heure ou qu'elle l'ait accompagné toute sa vie. Mon père était fidèle à ces personnes. Peu importe la différence d'âge, la distance, le temps qui passe, il ne les oubliait pas ni ce qu'il leur devait.

Certaines personnes n'ont fait que passer dans sa vie mais si ces personnes avaient marqué papa, alors même vingt ou trente ans après, il se souvenait de leur prénom, de leur surnom, d'une parole prononcée, d'un sourire offert et j'imagine aussi d'un don d'amour. De temps en temps, il nous en parlait. Nous ne comprenions pas forcément où il voulait en venir, ni en quoi cela nous concernait mais nous sentions que c'était important pour lui.

Il était en particulier subjugué par les personnes qui savent lire dans l'âme des hommes comme dans un livre ouvert. D'autres personnes l'ont chargé de provisions, de rêves ou d'assurance. A certaines personnes il devait d'être parti ; à d'autres d'être revenu. Une grande partie de sa force il nous disait l'avoir puisée dans ces rencontres.

Lorsqu'il s'agissait de parler de ces personnes-là et du ressenti de cette expérience, les mots de mon père avaient une résonance biblique et sa rigueur scientifique se délitait dans une approximation architecturale qui ne le gênait pas (il parlait de charpentes faites de briques !) mais qui ne lui ressemblait guère.

Ces racines, c'était par exemple la fête des lumignons à laquelle il participait quand il était enfant. Depuis, chaque 8 décembre il allumait des lumignons pour cette fête des lumières. Il nous a, bien sûr, raconté la légende de la promesse faite par les habitants de sa ville à la vierge Marie et cette coutume qui se perpétue fidèlement. Loin de sa ville natale, mon père continuait à allumer ses lumignons. Il disait : « Je ne brûle pas des bougies pour la vierge Marie qui ne peut plus grand-chose pour nous, mais en souvenir de mon enfance qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. »

Il le faisait par fidélité à son enfance, il le faisait aussi pour appartenir à une communauté, la communauté des hommes, la seule qui comptait pour lui. Il le faisait pour pouvoir dire à sa sœur : « Hier j'ai mis mes lumignons aux fenêtres » et qu'elle lui réponde « Moi aussi » et qu'en deux mots tout soit dit. Il allumait des lumignons le 8 décembre parce que sur une des briques qui formait la base de son être, était gravé le mot lumignon. Il croyait que s'il n'allumait pas de bougie ce jour-là, tout l'édifice s'écroulerait.

Ses racines, ses fondations intérieures, c'était pour appartenir à ce monde, pour peser, pour l'habiter et être habité. Il avait peur de s'envoler, il avait peur d'être comme ces ballons d'hélium auxquels on attache un mot et qui s'envolent, emportés par le vent. Il n'a jamais cru qu'un seul de ces ballons n'ait apporté son message d'espoir et de paix à un enfant au bout du monde. Il ne voulait pas se perdre. Il savait trop qu'un homme peut se perdre dans son propre village, avec les siens autour de lui. Alors imaginez ce que cela peut être dans une grande ville ou seul dans un pays étranger.

Pour ne pas s'envoler il se rattachait à tout ce qui lui donnait du poids, ses rois de France, ses poètes et ses baladins.

Il aurait été totalement rassuré s'il avait eu dans une église d'un petit village, une chaise avec son nom gravé dessus. Non pas pour y venir prier, il était nihiliste, mais pour avoir quelque part une place à lui. Pour ne pas rentrer dans son village natal comme un étranger. Pour que les jours d'enterrement, il ait sa place réservée et que les vieilles au fond de l'église se demandent qui est là dans la rangée des Galois et que l'une dise : « Ben tiens tu ne le reconnais pas, c'est le petit Jean qui est revenu pour l'enterrement des voisins de son père. Tu ne te souviens pas ? Il était toujours fourré chez eux ».

Dans ses rêves, il y avait quelqu'un qui l'attendait quelque part. Tant pis si lui ne viendrait jamais mais il aurait aimé que quelqu'un l'attende et qu'il puisse revenir vingt ans après comme s'il était parti la veille, sa serviette toujours dans son rond de serviette et cette personne lui dirait : « Assieds toi, je réchauffe la soupe ».

Voici mon fils

Je ne ressemblais pas physiquement à mon père. Souvent on se moquait de moi, disant que j'avais été échangé à la clinique avec un autre bébé. Mon père avait de frêles épaules et de maigres bras. Il n'était pas très grand, il était fin avec des belles mains d'intellectuel. Il avait des jambes trop grandes par rapport à son buste, jambes qu'il déployait comme une araignée, qu'il fléchissait pour se baisser, dont il se servait pour marcher à grandes enjambées. Il se tenait droit mais souvent il penchait la tête sur son épaule droite quand il nous regardait. Et ses yeux brillaient.

Moi, à l'opposé, je suis aussi trapu qu'il était frêle. Je ne suis pas grand non plus, mais c'est vrai que physiquement je ne lui ressemblais pas du tout.

Quand les attaques étaient trop insistantes, mon père se levait, se plaçait derrière moi, posait ses deux belles mains sur mes épaules et, toisant l'assemblée, lançait :

- Regardez-nous vraiment ! Est-ce que ce n'est pas mon fils ? Ceux qui savent regarder sauront !

Alors même les vieilles tantes les plus revêches agréaient. Elles expliquaient ma carrure par mes racines nordiques, elles m'interrogeaient sur mon grand-père maternel, sur mes oncles et elles fantasmaient un peu sur ces hommes du nord.

Lors des repas familiaux avec des membres éloignés de la famille, lors de réceptions professionnelles auxquelles mon père nous emmenait, lorsqu'il me présentait à une nouvelle personne, mon père m'amenait devant lui, posait ses belles mains sur mes épaules et disait :

- Je vous présente mon fils, Marc.

Puis il continuait à parler, me gardant devant lui, entre lui et son interlocuteur. Moi, dans ces moments-là, j'étais l'enfant le plus fier du monde.

Par tous les points de mon plan

C'était un soir. Nous allions dîner chez des amis des parents. Nous étions prêts, nous nous étions faits beaux et nous n'attendions plus que maman. Finalement elle arriva dans sa robe de soirée noire, les cheveux sagement coiffés, ce qui n'était pas son style habituel.

- Tiens, voilà la plus belle, dit papa en s'adressant à maman, d'un ton un petit peu amusé mais profondément chaleureux.
- Je croyais que c'était moi la plus belle, dit Clara du ton frondeur que peuvent avoir les jeunes adolescentes. Il ne peut pas y avoir deux « plus belles ».

Ma sœur a toujours été redoutable quand il s'agissait de discuter, déjà petite, aujourd'hui encore.

- Mon enfant, tout à l'heure quand je te disais que tu étais la plus belle, je ne te parlais pas d'algèbre, je te parlais d'amour. Je ne t'ai jamais récité ce poème de Desnos ? « Par un point situé sur un plan
On ne peut faire passer qu'une perpendiculaire à ce plan.
On dit ça...
Mais par tous les points de mon plan à moi
On peut faire passer tous les hommes, tous les animaux de la terre
Et si cela me plait
Quatre cents millions de perpendiculaires ».

Mon père était très fort aussi.

Maman est passée, elle a embrassé Clara sur la joue et papa du baiser des amoureux.

- Si dans ton plan il y a « deux plus belles femmes », dans ton lit il n'y en a qu'une, continua Clara butée.

L'affaire était grave. Papa s'est posé en face de Clara qui attendait assise sur la dernière marche de l'escalier. Il mit ses deux mains sur les épaules de Clara, puis ses pouces sur ses joues. Papa ne se défilait pas devant les questions embarrassantes, ni ne fuyait devant les situations conflictuelles. Il connaissait trop l'importance du dialogue, il savait que les colères des enfants cachent d'autres problèmes que ceux que l'enfant énonce. Il lui demanda alors :

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Qu'est-ce que tu cherches à me dire ?

Mon père savait repérer les fissures, s'y engouffrer, les transformer en failles puis en crevasses pour finalement tout faire éclater. Ce soir avec Clara, il allait tâtonner un peu mais bientôt il trouverait le vrai problème dont elle voulait lui parler. Et si le problème était tout simplement qu'elle voulait lui parler, l'avoir juste pour lui un moment, papa lui donnerait ce moment. Parce que quand il s'agissait de relations humaines, mon père savait tout arrêter, le temps et le monde, pour se consacrer à l'autre. Avec les bras de papa autour du cou de Clara, maman avait compris que le temps venait de s'arrêter et que Clara était prise dans la toile de papa. Maman m'a pris par les épaules et elle m'a dit, mais en s'adressant à eux aussi :

- On va y aller tous les deux, ils nous rejoindront plus tard !

Le jeu de l'énumération

Mon père aimait beaucoup nous faire jouer au jeu de l'énumération. Il l'apprenait à chaque enfant qu'il rencontrait et c'était toujours un succès. L'enfant se prenait au jeu et ne voulait plus s'arrêter.

Le jeu consiste à choisir un thème et sur ce thème, trouver un maximum de mots s'y rapportant. C'est comme une partie de ping-pong, on y joue généralement à deux chacun donnant un mot à tour de rôle. Le jeu commence par cette petite comptine :

- Concentration, mémorisation, récitation sont les clefs du jeu de l'énumération. L'imagination, l'intuition et l'innovation seront aussi tes compagnons. Aujourd'hui, le jeu de l'énumération porte sur... les pays !
- France !
- Norvège !
- Chine !

Mon père y jouait avec nous bien sûr, avec les enfants qui passaient à la maison, avec ses neveux et nièces et aussi avec des enfants inconnus rencontrés dans un train, dans un aéroport et dont les parents avaient perdu la patience de s'occuper d'eux.

- Aujourd'hui le jeu de l'énumération porte sur les moyens de transport !
- Un avion !
- Une voiture !
- Un camion !
- Un catamaran !
- Un vélo !
- Un tapis volant !
- Non ça ne compte pas ...

C'était un des clins d'œil préféré de mon père, il voulait inciter les enfants à rêver, il voulait que ça reste un jeu, avec sa part d'imagination, et non pas un exercice scolaire.

Comme nous voyagions essentiellement pendant les vacances scolaires, il y avait toujours plein d'enfants dans les trains. Rapidement le wagon ne devenait plus qu'une grande salle de récitation, aussi bruyant qu'une salle des pas perdus. Des noms de villes, d'animaux ou de fleurs fusaient de chaque rangée, quand ce n'était pas le champ lexical des insultes ou des personnages de jeux vidéo.

Il y avait toujours des hommes d'affaire et apparemment affairés, qui se plaignaient. Ils allaient voir mon père et lui disaient, furieux, qu'il pouvait être fier de lui, que ce wagon était devenu un vrai souk et qu'ils ne pouvaient plus travailler. Alors mon père leur montrait tous ces enfants qui jouaient et qui étaient heureux. Il leur demandait s'ils avaient des enfants et doucement, créant un lien avec eux, il les gagnait à sa cause.

Lors de certains départs en vacances, lorsque le train était plein d'enfants excités, j'ai vu quelques hommes d'affaires, visiblement égarés dans un train qu'ils regrettaient d'avoir pris, refermer leurs dossiers et se mettre, l'un à jouer aux cartes, l'autre à lire des histoires à l'enfant assis à côté de lui.

Poignées de main

Mon père avait dans son sac toute une gamme de poignées de main. Il avait des poignées de main révérences, des poignées de main relations publiques, des poignées qui sont des mains ouvertes offrant le monde en cadeau, des poignées de main qui claquaient, et bien d'autres encore, chacune se déclinant en une infinité de variations.

Plus que la forme du geste, il disait que l'important était de serrer la main. « On ne secoue pas la main, on ne la caresse pas. On serre la main. Ça n'apporte rien de faire monter et descendre les mains avec des grands gestes enthousiastes ». Si mon père commençait ses poignées de main de plein de façons différentes, la fin était toujours la même : la main était immobile et faisait preuve de poigne. « On ne broie pas la main de l'autre mais on la serre », précisait-il.

Pour ses vieux amis, pour tous ceux qui étaient chers à son cœur, mon père utilisait sa poignée de main révérence. Le geste mime un peu le geste de la révérence des temps anciens, ce geste ample et tournant qu'exécutaient par exemple les mousquetaires lorsqu'ils saluaient le roi en enlevant leur chapeau, dans ce grand mouvement de bras qui balayaient l'air puis le tapis. Ici le geste est bien plus épuré mais reste ample. Mon père montait sa main au niveau de son torse, très haute, paume tournée vers son torse puis ouvrait son bras dans un geste tout en rondeur dans lequel la main décrit un arc de cercle jusqu'à se présenter, paume ouverte, au niveau de la main de son interlocuteur.

Suivant le temps dont il disposait pour effectuer sa poignée de main révérence et suivant son état d'esprit, il raccourcissait plus ou moins son geste. Mais il aimait bien, quoi qu'il en soit, commencer par présenter le dos de la main pour l'ouvrir même s'il n'y a plus que la main qui s'ouvre et non tout le bras.

Sa poignée de main relation publique, qu'il appelait aussi poignée de main président des Etats-Unis, consistait à prendre dans sa main gauche le coude du bras droit de son partenaire.

En revanche il n'aimait pas la poignée de main à deux mains, que la deuxième main vienne juste toucher les deux mains déjà enlacées ou qu'elle vienne vraiment enfermer la main de l'autre.

Quand il accueillait un enfant à la maison, il lui présentait sa main franchement ouverte, raide et immobile, paume ouverte vers le ciel. C'est une poignée de main qui est inconfortable puisque les mains ne sont plus à la verticale mais à l'horizontale. Mais ce bras à l'horizontale, immobile, cette main grande ouverte qu'il dévoilait entièrement, est quelque chose de très impressionnant pour un enfant. C'est une posture qui dit : nous ne nous connaissons pas, nous avons tout à construire mais nous allons le faire sur des bases saines, dans la confiance mutuelle. Parce que c'est une poignée de main inconfortable, parce qu'il l'imposait à l'autre, elle disait aussi, je suis l'adulte et tu es l'enfant.

« Une poignée de main sert à dire bonjour et au revoir. C'est un reflet de notre caractère et du respect que nous portons à l'autre », disait-il. « Il est difficile d'y faire passer plus de sentiments ou d'autres messages que celui-là. On n'y fait pas passer de témoignages d'amitié, de reconnaissance, ni d'admiration. Il ne faut donc pas la faire durer », conseillait-il. « Elle doit être franche et courte et c'est tout. Pour tout le reste, tu as des mots pour le dire, tu as des embrassades pour le témoigner, à toi de créer des

gestes qui n'appartiennent qu'à toi et tes amis. Fondamentalement la poignée de main sert à dire bonjour et au revoir ».

« Aussi, n'écrases-tu pas la main de l'autre parce que tu ne veux pas l'écraser. Tu ne lui donnes pas une main molle parce que tu le crois plus faible que toi. Tu lui donnes une poignée de main dans laquelle tu le traites d'égal à égal. »

« Quand une femme te présente sa main, tu lui offres aussi ta poignée franche où tu ne l'écrases pas ni ne la rabaisse. Elle aussi tu la traites d'égal à égal. »

« Et regarde l'autre. Toujours, toujours, toujours. Tu n'as pas le droit, que tu sois fatigué, perdu ou simplement distrait par quelqu'un d'autre, de ne pas regarder ton interlocuteur. Finalement, rien ne sert de lui donner ta plus belle poignée de main si tu ne le regardes pas. »

Les amis de mon père

Mon père avait des tonnes d'amis, des vieux, des nouveaux et il aimait à dire que garder ses amis c'est un travail à plein temps. Peu importe si on ne les voit pas souvent, l'important c'est de garder un lien. Il avait des amis avec lesquels il parlait peu, d'autres avec lesquels il parlait toute la nuit. Il avait des amis pour partir en vacances et des amis pour aller au musée. Il avait des amis pour aller faire du vélo et des amis pour ne rien faire d'autre que discuter.

Lorsque ces derniers venaient à la maison, ils restaient tard et maman laissait les hommes parler entre eux. Elle nous couchait, nous lisait des histoires même si nous n'avions plus l'âge d'écouter des histoires. Peu importe, nous nous aimions bien quand maman venait nous lire des histoires le soir. Nous nous couchions docilement et maman se retirait dans sa chambre pour laisser les hommes parler entre eux (mon père disait : « L'amitié c'est une affaire d'hommes. Le royaume des femmes et des mères c'est l'amour, mais l'amitié c'est définitivement une affaire d'hommes »). En silence, Clara et moi, nous nous relevions et en pyjama nous nous installions dans le couloir pour écouter les adultes parler.

De quoi parlaient-ils ? Ils parlaient des femmes, de leur femme actuelle comme des femmes qu'ils avaient aimées dans le passé. Ils avaient des théories sur l'amour et les femmes, l'amour folie, l'amour au quotidien, l'amour coup de foudre, l'amour qui naît doucement et qui grandit. Ils avaient des théories sur tout. Ils dissertaient, ils philosophaient et surtout ils comparaient leurs cheminements intellectuels et leurs expériences de vie. Ils se rappelaient qui avait dit quoi telle année, comment cela avait influencé l'autre. Petit à petit ils remontaient toute leur histoire, jusque sur les bancs de l'université, un parcours jalonné de rencontres, de coups de foudre, de grands amours et aussi de cruelles déceptions et longues meurtrissures. Ils avaient eu leurs périodes d'euphories et de grands déserts sentimentaux. Ils aimaient à se remémorer le soutien reçu par l'autre des ces moments, les mots qui ont permis de rebondir, l'exemple donné qui fait encore croire à l'amour, même si comme toujours, c'est l'amour d'une femme qui les a remis d'aplomb.

Riches de leurs vingt ou trente années d'amitiés, ils pouvaient parler de femmes sans les citer et pourtant se comprendre. Ils n'en avaient pas oublié une. Ils se souvenaient de leurs prénoms, beaucoup n'étaient habillées que d'un surnom, réminiscence d'un lieu, d'une période de leur vie ou d'une anecdote. Ils fantasmaient encore sur le poids de leurs seins et la douceur de leur peau. Ils avaient gardé de certaines d'entre elles, des images fabuleuses de reines, quand d'autres ont creusé dans leurs âmes des blessures qui étaient des failles, des crevasses, qui ces nuits de souvenirs pouvaient même devenir des gouffres.

Toute une soirée, nous frissonnions à l'écoute de leurs mondes. Ils n'avaient rien oublié, ni ce qu'ils avaient vécu, ni ce qu'ils avaient été. Nous secouions la tête en les écoutant et Clara chuchota une fois : « Moi je serai gentille avec mon amoureux. » C'était notre séance de cinéma préférée, cela valait tous les romans que nous pouvions lire. Lorsque nous en avions suffisamment entendu, nous allions nous coucher en nous promettant de ne jamais devenir adulte.

Souvent, notre père nous mettait en garde de ne pas perdre nos amis par fainéantise. « On préfère sortir avec ses collègues de travail plutôt qu'avec ses vieux amis parce que nos collègues, nous les avons sous la main. Il suffit de lever la tête au-dessus de ses dossiers et de demander : qui vient boire un verre ce soir ? Qui veut faire un pique-

nique ce dimanche ? On croise son voisin dans l'escalier, on l'invite à venir manger le lendemain et on n'appelle plus les amis qui habitent de l'autre côté de la ville. Et pour ceux qui habitent à plus de deux heures de route, les voir deux fois par an c'est déjà une marque de grande amitié. »

Alors, mon père inlassablement appelait et écrivait. Nous faisons des détours sur le chemin des vacances pour rendre visite à ses amis. Il encourageait toujours maman à inviter les siens. Surtout il écrivait et se confiait dans ses lettres. En retour, parfois, il recevait une lettre inattendue d'un ami lointain. Il nous disait : « Regardez, il y a ce copain qui m'envoie une longue lettre, il y dit et il est tout étonné que c'est la première fois qu'il se confie ainsi, il ne savait pas quoi faire de tous les mots que je lui avais envoyés, il avait l'impression de ne pas mériter ces confidences, ce temps passé à communiquer mais que ce soir il avait eu envie aussi de se confier et qu'il était tout bouleversé de l'avoir fait. » Aussitôt, mon père s'empressait de lui faire une réponse, il disait que de telles lettres ne devaient pas être laissées sans réponse trop longtemps. Il fallait assurer à l'autre que ses mots avaient bien voyagé et avait trouvé une maison où venir se reposer.

Mon père disait : « J'ai construit des empires et il est bon d'être vice-empereur de l'amitié. Mes empires sont tellement vastes que l'on peut y cheminer pendant vingt ans et ne jamais s'y sentir à l'étroit, pourtant se sentir protégé par les murs de l'empire, ces murs qui, plutôt que de limiter l'homme, le fonde en l'empêchant de se disperser, en délimitant un domaine dont il est responsable. »

« Dans ces empires on peut s'absenter, revenir longtemps après et tout reprendre comme avant ». Il ajoutait : « A côté de ces empires, j'ai des royaumes et des duchés ou des simples maisons, voire une cage d'escalier. Et jamais l'empire n'a fait d'ombre à la maison. Parce que pour moi ils ont tous la même importance même si ces domaines sont vides aujourd'hui ou visités que très rarement, même si on ne s'y est croisé qu'une seule fois. L'essentiel, c'est d'avoir construit une demeure ensemble, à un moment de notre histoire. J'ai la même tendresse pour chacune de ces demeures. »

« Au royaume de mes amitiés, » disait-il encore, « la comptabilité y est étrange, la colonne de l'actif est pleine à déborder alors que la colonne du passif reste vide. »

Un jour qu'il retrouvait une amie de longue date qu'il n'avait pas revue depuis des années, il m'avait emmené avec lui. Il l'avait connue à l'étranger, maintenant elle revenait en France, après une longue absence. Ils s'étaient donnés rendez-vous à la terrasse d'un café, comme ils le faisaient autrefois, m'avait-il précisé. Quand leurs regards se sont croisés, il s'est arrêté et doucement il lui a adressé son salut militaire, le torse bombé, fier comme d'Artagnan. Puis il a ouvert les bras en croix et avec son sourire jusqu'aux oreilles, il l'a laissée venir vers lui.

Elle est venue se pendre à son cou, elle était aussi grande que lui, il a refermé ses bras sur elle et il l'a serrée fort contre lui. Puis les deux corps se sont détachés, lentement, il lui a pris la main, sur un pas de danse il l'a faite tourner sur elle-même pour la ramener contre lui.

Ses premiers mots furent : « Tu es toujours aussi belle » puis il a mis ses mains sur mes épaules et il a ajouté : « Je te présente mon fils, Marc ».

Ainsi mon père traitait ses amis.

Les fourchettes et les cuillères

Mon père nous apprit l'art des joutes oratoires et les subtilités du débat. Il voulait que nous fussions aussi bons orateurs que tribuns. Alors, lorsqu'il y avait une assemblée d'enfants suffisamment grande, il organisait des confrontations d'idées dans lesquelles se mêlaient débats et discours.

Le débat qui reste dans nos mémoires et qui a marqué toute la famille est celui des fourchettes et des cuillères. Ça a commencé comme un jeu, ça a fini en affaire d'Etat. C'est le débat le plus futile que nous ayons jamais fait, et c'est sûrement pour cela, parce que le thème était si vide de toute référence, que nous avons pu le charger de nos rêves et de nos malaises. Parce qu'il était vide, nous en avons fait un véhicule pour l'expression de notre amour filial mais aussi de notre besoin d'indépendance et d'opposition, ce subtil mélange qui rend l'adolescence si compliquée. Le débat a continué pendant des mois, il ne s'est jamais vraiment éteint et pendant longtemps, très longtemps, nous avons commencé les repas familiaux en brandissant nos signes de ralliement : la fourchette ou la cuillère.

On peut dire que ce jour-là, papa fut grandement inspiré. La présence de nos cousins, par la nature de nos liens familiaux, a envenimé l'affaire. Le jeu était simple : il fallait démontrer la supériorité de la fourchette sur la cuillère ou inversement.

Je défendais les fourchettes, Clara les cuillères. Nous devions préparer des discours et des arguments pour le débat. Pour les discours, les rôles étaient bien distribués. Les personnes dotées d'humour attaquaient le camp ennemi et leur ridicule instrument. Les âmes lyriques et sensibles défendaient leur propre ustensile.

Les orateurs se sont succédés à la tribune, sous les applaudissements des membres de leur propre camp, sous les huées et les quolibets de leurs adversaires. Nous étions déchaînés et passionnés ce jour-là. Papa était le seul et unique juge.

Après avoir entendu tous les discours, il déclara que l'argument brandi par notre camp, à savoir que la fourchette pouvait être une arme de guerre, rangeait la cuillère au niveau de jouet pour enfants. En revanche, la cuillère avait donné à l'humanité la notion de cuillérée, ce qui n'était pas rien. Il décréta donc match nul. Le débat déciderait.

Les personnes de bonne foi admettront que nous fûmes bien meilleurs à défendre les qualités intrinsèques de la fourchette comparativement à la cuillère quand il s'agit de manger. Papa nous déclara donc vainqueurs. Toute personne impartiale ayant assisté au débat et ayant le minimum d'intelligence requis pour la chose aurait conclu de manière identique.

Mais les cuilleristes n'ont pas accepté le jugement, Clara en tête. Ils considéraient que la cuillère, parce qu'elle permet de nourrir le nourrisson, devait être déclarée supérieure à la fourchette.

Elle a demandé la réouverture du dossier, papa a refusé. Elle a écrit, sans succès. Elle a demandé qu'une autre juridiction se prononce, évidemment pas un oncle n'a voulu se mouiller dans cette affaire.

Les cuilleristes ont monté une ligue, écrit une charte, se sont jurés fidélité et ont décidé de continuer la lutte. Ce fut le début d'une longue guerre.

Nous fûmes les légalistes, ils furent les sécessionnistes, l'aîné contre le cadet. Ces générations d'aînés au cours des siècles qui ont donné l'ordre et le clergé, les ministres et les gestionnaires, ceux qui ont fait avancer la société petit à petit, sur les traces des œuvres de leurs pères contre ces générations de seconds qui ont nourri les rangs des armées de rebelles et des découvreurs de nouveaux territoires et de nouvelles théories, ceux qui ont renversé les dogmes établis, ceux pour qui rien ne fut jamais une évidence.

A table, les cuilleristes ne se servaient que de leur cuillère (et leur couteau), nous uniquement de la fourchette. Pendant des années, nous avons mangé nos yaourts avec le manche de la fourchette quand eux coupaient leurs spaghettis en quatre pour les faire monter dans leur cuillère.

Le 15 février était jour de commémoration de la victoire de la fourchette, nous pavanions, c'était jour de deuil chez les cuilleristes, tout de noir vêtus.

Lors de nos disputes, à bout d'arguments, nous finissions par : « Comment discuter avec quelqu'un qui soutient la cuillère ? »

A table, un cuilleriste et un fourchettiste ne pouvaient pas s'asseoir du même côté. La guerre s'est finie toute seule quand Clara est sortie de l'adolescence et que je suis parti à l'étranger poursuivre mes études mais ce principe est resté, encore aujourd'hui. La famille s'est agrandie : belles-mères, brus, cousins par alliance, peu importe. Sans un mot, nous prenons nos places, Clara d'un côté de la table avec ses cousines, moi en face, mon cousin fidèlement à mes côtés. Quelques fois il nous faut délicatement prendre par les épaules une belle-sœur imprudente qui allait prendre la dernière place libre de notre côté. Tout ça se fait sans heurt et sans bruit, sous le regard tendre des tantes qui savent. Sous le regard ému de papa quand il était encore là.

Papa nous a laissés mener cette comédie sans jamais rien dire. Lui qui voulait tellement que nous nous tenions bien à table, il nous a laissés manger avec un seul couvert pendant des années. Il avait compris que c'était notre façon d'exprimer notre rébellion contre son autorité, que c'était notre façon de développer notre caractère. D'autres choisissent les cigarettes, l'alcool, voire la drogue ou la violence pour exprimer leur révolte et construire leur personnalité.

Papa nous a donné un terrain et un terreau pour que nous grandissions droits. C'est pour cela que vingt ans après, nous perpétons encore cette pratique. Par fidélité à ces après-midis de jeux organisés par papa, pour tout ce qu'il nous a appris et tout ce qu'il nous a donné. Parce qu'il vaut mieux manger sa soupe avec une fourchette que de brûler des voitures ou prendre de la drogue. Parce que papa savait tout cela.

La fainéantise I

Mon père disait : « Les gens sont fainéants et c'est tout le malheur du monde. Ça les rend malheureux. Ils se réveillent à cinquante ans et ils hurlent que la vie les a volés et que le temps est un menteur. Mais la vie ne vole rien et le temps ne ment pas, le vol et le mensonge ne sont que l'apanage des hommes. Les hommes se mentent à eux-mêmes et se volent leurs propres rêves. Tu sais pourquoi mon fils ? Parce qu'ils sont fainéants, parce qu'ils s'installent dans leur petite vie, leur petit train-train et leurs fausses obligations. »

« Ils n'ont pas le courage de se remettre en question. Ils rêvent de faire le tour du monde mais ils ne le font pas parce qu'ils viennent d'acheter une nouvelle maison ou parce que c'est la période de l'année où l'on boucle les comptes. »

« Attention, je ne dis pas qu'il faut tout lâcher pour partir faire le tour du monde. Je dis qu'il faut être conscient des choix que l'on fait et de la vie que l'on mène. »

« Quand tu es à l'école, à la fin de chaque cycle, tu dois te remettre en question. Il te faut avancer, choisir ta voie, décider de ce que sera ton avenir. Une fois les études terminées, plus rien ne t'oblige à faire des choix, plus rien ne te pousse à te remettre en question, à t'interroger sur tes envies de vie. C'est même l'inverse, tout te pousse à rester sur la même voie. C'est contre ça que je veux te mettre en garde. »

« Mais méfie-toi, tous les rêves ne sont pas bons et ce ne sont pas forcément eux qui te construiront le mieux. La fidélité ou l'amour sont d'autres valeurs qui valent les rêves et la liberté. Il y a ceux qui sont fidèles à leur patron parce que sans le savoir celui-ci leur a donné un travail le jour où ils n'y croyaient plus. Alors ils croient avoir une dette envers leur patron et même si leurs rêves sont de partir au bout du monde, ils restent, par fidélité. »

« Je dis qu'ils ne se trahissent pas s'ils ne restent pas par fainéantise mais parce que leur fidélité est plus forte que leurs rêves. »

« C'est comme ces couples qui ont choisi de vivre ensemble, contre vents et marées, dans un pays ou un autre, pourvu qu'ils y soient ensemble. Ils sont riches s'ils peuvent se dire à chaque carrefour : peu importe la route puisque nous la faisons ensemble. »

« Et tant qu'il y a des carrefours et des choix à faire, alors ils sont sauvés. »

« J'avais une tante qui rêvait de voyages. Elle était issue d'une famille modeste. Mon grand-père l'avait faite venir à la grande ville. Il l'avait hébergée. Il lui avait payé ses études d'infirmière. Il lui a offert un métier, une vie, un empire. Il lui a permis de faire ce qu'elle savait faire de mieux : s'occuper des autres. Elle a pu voyager tout en faisant son métier : le monde entier a besoin d'infirmières. »

« Mon grand-père est mort jeune. Les voyages, infirmière sur la route, infirmière du soleil, la vie d'aventure, tout cela s'est arrêté ce jour-là. Son destin pouvait commencer. »

« Elle est revenue des pays du sud pour s'occuper de ma grand-mère et l'aider à élever ses enfants. Elle s'est installée dans un petit appartement, sombre, en face de chez eux, elle qui vivait de villes en villes, de villages en villages au gré de ses missions. »

« Désormais, elle était sédentaire dans une grande ville. Ses vacances, toutes ses vacances, c'était en France qu'elle les passait avec ma grand-mère et ses enfants. »

« Tu vois mon fils, un jour cette femme a eu un choix à faire : vivre ses rêves ou honorer sa dette envers mon grand-père. Elle a choisi cette dernière voie. Et elle a remboursé sa dette au centuple ». »

« Elle s'est occupée d'elle jusqu'à la mort de ma grand-mère. Elle a sacrifié ses rêves de maison à la campagne et je peux t'assurer que ce n'était pas par fainéantise ou pour de fausses obligations. C'était un vrai choix de vie. »

- Et comment s'est finie l'histoire ? demandais-je.
- Elle s'est occupée de ma grand-mère jusqu'à sa mort. Lorsqu'elle s'est libérée de sa dette, c'était trop tard pour ses rêves de voyages et de maison dans les collines.
- C'est triste comme histoire.
- Non je crois qu'elle était heureuse. Sois conscient de tes choix de vie, mon fils. Ne te laisse pas embarquer dans une vie que tu n'as pas voulue. Ne sois pas fainéant et tu seras heureux aussi.

Pour ceux que ça intéresse

« Cet immeuble est construit sur quatre piliers, rejetés aux quatre coins du bâtiment, et sur ces piliers viennent s'accrocher les étages. Les ascenseurs, et toute la structure, sont repoussés sur les côtés. C'est une structure similaire à celle d'une étagère. Ça permet d'avoir ce grand espace vide au centre, comme cet atrium en bas, et plus haut, ça permet d'avoir des étages qui ne sont qu'une seule et immense pièce. Alors que généralement, pour les gratte-ciels de cette taille, il y a une tour centrale en béton qui est la colonne vertébrale de l'édifice et sur laquelle viennent s'accrocher les étages, comme les côtes s'accrochent à notre colonne vertébrale. Dans ce cas-là, les ascenseurs sont à l'intérieur de la colonne centrale. Enfin, moi je dis ça pour ceux que l'architecture ça intéresse. »

« Les hêtres et les charmes se ressemblent beaucoup, ils ont le même tronc lisse et gris clair. Leurs feuilles sont de taille similaire sauf que celles du charme sont découpées comme des dents alors que celles du hêtre ont des poils. Il y a un moyen mnémotechnique pour s'en souvenir : « Etre à poil charme Adam ». Enfin, moi je dis ça pour ceux que les arbres ça intéresse. »

« Une pierre blanche translucide comme ça c'est du quartz. C'est un des trois composants du granit avec ses compères mica, qui est noir et feldspath, qui est grenat. Ainsi le granit est facile à reconnaître avec ses trois couleurs. Enfin, moi je dis ça pour ceux que la géologie ça intéresse. »

« L'espérance de vie, c'est quelque chose de fantastique. Chaque jour qui passe on repousse un petit peu l'échéance finale. Plus on vieillit et plus on a l'espoir de vivre vieux. C'est mathématique. C'est comme une course où à chaque pas qu'on ferait, la ligne d'arrivée se repousserait un peu plus loin. Et lorsque tu es en tête de la course, la ligne d'arrivée disparaît. Enfin, moi je dis ça pour ceux que les statistiques ça intéresse. »

« Ce rapace qui tourne là-haut, c'est un milan. Il ressemble à une buse mais il est un peu plus petit et plus fin. Mais surtout sa queue est échancrée, comme celle des hirondelles. Enfin, moi je dis ça pour ceux que l'ornithologie ça intéresse. »

« Le temps qui passe et le temps qui fait, ce sont deux notions totalement différentes mais qui utilisent le même mot. C'est étonnant non ? Enfin, moi je dis ça pour ceux que les mots ça intéresse. »

Tout intéressait papa et, emportés par sa curiosité, tout nous intéressait aussi.

Pour les balades en forêt, papa avait un tout petit guide des arbres et des plantes qu'il glissait toujours dans son sac. Pour les randonnées en montagne, il emportait son guide des oiseaux. Il en avait des tous légers pour la montagne, de plus épais pour les sorties explorations dans un marais. Il avait le guide des oiseaux de plaines, des oiseaux marins ou celui des oiseaux migrateurs. Il avait aussi son guide des cathédrales gothiques et des églises romanes et il nous expliquait inlassablement la différence entre les arcs en plein cintre et les arcs brisés. Sur la porte de nos toilettes il avait accroché la généalogie des rois de France depuis Chlodion le chevelu de 428 à 447 après JC jusqu'à Louis Philippe Ier et dans son portefeuille il avait une petite carte avec les dynasties chinoises. Allions-nous dans une région ventée et agricole ? C'était un manuel sur les moulins à vent qu'il nous dénichait et c'était toute la fabrication du pain qu'il nous expliquait. Les sciences et la technique l'intéressaient tout autant que l'art, l'histoire ou la nature.

Avec lui, tout devenait sujet d'étude : une toupie était pour lui l'occasion de nous introduire la notion de précession gyroscopique et celle de la conservation de la direction de l'axe de rotation d'un solide en rotation sur lui-même. Papa savait relier tous les domaines du savoir entre eux, et de fil en aiguille, il reliait la toupie qui tient debout au

vélo qui tient debout tant qu'il roule, puis aux stabilisateurs gyroscopiques des avions et finalement il nous amenait au musée des Arts et des Métiers voir le pendule de Foucault, démonstration terrestre de la rotation de la terre sur elle-même.

La fainéantise II

Régulièrement, mon père reprenait ses diatribes contre la bêtise du monde et en premier lieu la fainéantise. Il disait :

« Les gens sont fainéants et ils manquent de curiosité comme ce n'est pas permis. Ils ne connaissent trois fois rien, ils disent ça me suffit et ils sont contents. Quand tu leur demandes pourquoi le métro s'appelle 'métro', ils te répondent fièrement : « Parce que 'métropolitain' » et ça leur suffit. Et pourquoi métropolitain ? Non ça leur suffit, ça me suffit, Sam Suffit et Mère Bêtise marchent main dans la main et mènent le monde. »

- Sais-tu pourquoi, mon fils, on appelle les trains souterrains des villes des « métropolitains » ?

- Non.

- La réponse est sur la bouche d'entrée du métro place de l'Etoile, celle qui est située entre les Champs-Élysées et le boulevard de Friedman. Il y est inscrit en toutes lettres : Réseau Express Régional (RER) et en dessous : Réseau Métropolitain.

L'école hors les murs

Je garde le souvenir d'innombrables week-ends passés hors de la maison, dans des sorties qui mêlaient culture, sport et nature. Les trois étaient toujours liés les uns aux autres. A vélo, à pied, nos chemins croisaient toujours des châteaux, des cathédrales ou des musées. D'autres fois, ils nous faisaient traverser une réserve naturelle ou un parc animalier.

Si nos pas ne nous menaient pas sur les traces de la grande Histoire, alors c'était sur celles de la petite histoire, celle des attentats ratés, des armées qui n'étaient pas au rendez-vous pour la bataille, des pavillons pour la favorite du roi. Cela nous montrait l'envers du décor, cela mettait un peu de poésie, de tendresse et d'humour dans nos livres d'histoire.

Après une journée entière passée à vadrouiller, compter les saints sur la façade des cathédrales ou cueillir des fleurs pour notre herbier, nous nous installions dans un café, commandions des chocolats chauds et sortions nos devoirs. Là, au milieu des buveurs, du bruit des conversations et des billes des billards, nous travaillions sous l'œil vigilant de papa.

Assis ensemble à la même table, dans la chaleur des cafés et de liens familiaux, repasser ses leçons devenait facile.

Malgré le bruit, les questions des autres, la petitesse des tables, nous restions concentrés, une heure, deux heures, le temps de finir nos devoirs. Papa avait cette capacité à nous garder concentrés, à ne pas lui-même se laisser perturber par l'extérieur. D'un geste de la main, d'un regard ou d'un simple mot, il nous ramenait à nos cahiers et à nos livres, si nous nous dissipions.

A la maison ou dans un café, avec papa, la république du savoir n'avait pas de frontières.

La fainéantise III

« Encore plus dans tes relations humaines qu'ailleurs, ne sois pas fainéant. Ne sois pas avare de mots, de gestes, d'explications. Ne sois pas avare de sourires. Au diable l'avarice et les avaricieux. Au diable les fainéants et la fainéantise. Souris à la vie et la vie te sourira. Souris aux filles et les filles te souriront. »

« Invite tes amis à manger chez toi, prends-les en photos, offre-leur les photos, les plus réussies tu les agrandis, tu les encadres et tu les leur remets. Quand un ami part, tu lui écris une longue lettre, pas un mot marrant mais une longue lettre dans laquelle tu lui dis tout ce qu'il t'a apporté, tu énumères ses qualités et tu narres encore les quatre cents coups que vous avez faits ensemble. Puis tu fais l'effort de garder un lien vivant avec lui. Tu n'as pas le droit de perdre tes amis juste parce que tu es fainéant. »

« Quand tu auras des collègues, quand ceux avec qui tu étais proche, avec qui tu travaillais tous les jours partiront, c'est toi qui écriras leur discours de départ. »

« Quand tu écris, ne sois pas avare de mots. On peut écrire des messages lapidaires, sans bonjour ni au revoir, d'ailleurs au bureau on est là pour faire du business, pas de la littérature, mais on peut aussi écrire des mots remplis de ronds de jambes qui ne disent rien de plus que les précédents mais qui mettent un peu de rondeur dans les rapports humains. Le summum, ce vers quoi tu dois tendre, ce sont ces messages professionnels qui racontent aussi une histoire, qui sont un pont jeté entre deux âmes, même si ce n'est qu'un clin d'œil. A partir d'un certain âge et d'un certain niveau d'éducation, on n'a plus le droit d'écrire des lettres toutes plates, sans humour, sans sentiments, sans originalité. Si tu t'efforces, à chaque fois que tu dois communiquer, de cheminer au niveau de l'autre pour le rencontrer à son étage, d'aller chercher son cœur là où il se cache ou simplement de lui adresser un clin d'œil alors en retour tu commenceras à recevoir des messages étonnants, des notes de services qui sont des mots doux, des comptes rendus de réunion qui sont des poèmes. J'en ai des tonnes dans mes dossiers. Si je ne sais plus où les ranger, en revanche je n'ai pas oublié ceux qui les ont écrits. »

Une autre fois, toujours sur ce thème, il rajouta :

« Quand tu trouves tes copines belles, tu leur dis : vous êtes belles mesdames ! Ne sois pas avare de compliments. Quand une copine s'agite dans tous les sens et se plaint qu'elle est mal habillée, qu'elle est mal coiffée, tu lui demandes de s'arrêter de bouger, de se redresser et de te regarder. Tu la regardes et tu lui dis : tu es magnifique. Plus délicat, un jour où une amie fidèle découvre ses jambes, tu peux essayer un compliment sur ses jambes. Il faut bien connaître ton amie, il faut absolument rester sobre mais ... moi j'essayerais. On est tellement avare de compliments. »

« Et à ton amoureuse tu lui offres ton fol amour, tu lui écris des lettres d'amour longues comme le jour, tu penses à elle un peu plus souvent que la moyenne et tu verras la montagne d'amour qu'elle te donnera en retour. »

« La vie c'est ça mon fils, tu donnes beaucoup et tu recevras au centuple. Moi j'ai énormément demandé à la vie et j'ai énormément reçu. J'ai aussi énormément donné. N'oublie pas. »

Les principes

Un jour, lorsque j'en étais encore au stade auquel mon père m'apprenait à jouer aux échecs plus que nous jouions ensemble, il me dit après m'avoir fait subir une cuisante défaite : « Quand tu es en difficulté, appuie-toi sur les grands principes du jeu. Quand tu n'arrives plus à calculer tous les coups, qu'il y a trop de variantes et plus assez de temps pour réfléchir, réfères-toi aux grands principes : est-ce que ce coup affaiblit mon roi ? Est-ce qu'il abîme ma structure de pion en rompant son potentiel dynamique ? Est-ce qu'il me laisse avec des cases faibles ? En respectant les grandes idées du jeu, tu éviteras ces coups hasardeux qui te semblent bons au premier abord mais qui en réalité vont te créer d'encore plus grandes faiblesses dans ta structure, faiblesses qui précipiteront ta chute. »

« Dans la vie c'est pareil. Si un jour, dans une situation particulière, tu n'arrives plus à différencier le bon du mauvais, parce que rien n'est tout blanc ou tout noir, parce que ce soir-là tout est devenu compliqué et que tu es perdu, appuie-toi sur tes principes et tiens-y toi. »

Il a conclu par : « Les principes sont aux hommes ce que les tuteurs sont aux plantes : ils aident les faibles à pousser droit. »

Les mots, ces frêles ponts jetés d'une âme à l'autre

« As-tu déjà remarqué, mon fils, ces personnes qui parlent à deux mais c'est comme si elles étaient seules ? Leurs paroles ne forment pas un dialogue mais deux monologues qui s'entrecourent. Souvent ce sont des personnes âgées mais ça peut être des jeunes aussi. L'une parle de son genou douloureux, l'autre lui parle de son dos. Elles ne parlent que d'elles, de leurs proches, de leur petit monde. Elles n'écoutent pas. Elles ramènent tout à leur propre expérience. Elles ne demandent des nouvelles que pour ensuite pouvoir s'épancher sur leurs propres malheurs. Le drame véritable de tout ça, c'est que parce qu'il n'y a pas d'écoute, il n'y a pas d'apaisement, il n'y a pas de soulagement de leurs peines. Elles restent seules dans leur solitude. Elles ne sont plus capables d'échange. D'ailleurs peut-être n'en ont-elles jamais été capables. »

« Tu découvriras combien les gens sont en souffrance de mots. Ils ont en eux des tonnes des mots qui n'attendent qu'une oreille attentive. Ils n'ont jamais su se livrer et ils n'ont jamais rencontré une personne qui sache les écouter ou qui sache les faire parler. Ils font des grands discours : parlons-nous plus, communiquons mieux, demandent-ils et ils enchaînent sur des anecdotes futiles et laissent l'essentiel au fond d'eux. »

« C'est fou comment les gens ont besoin de parler d'eux-mêmes. J'ai compris ça il y a longtemps au travers de cette amie que j'avais quand j'étais jeune. Tout ce que nous disions prenait une importance gigantesque auprès d'elle. Si elle entendait au détour de la conversation que nous avions eu une moto, ça devenait un fait extraordinaire. Elle nous regardait avec des grands yeux, nous arrêtait, mettait sa main sur notre bras et nous demandait mille précisions. Tout d'un coup cet ami était le roi des motards. »

- Tu parles de cette fille que tu comparais à un miroir embellissant, parce qu'elle renvoyait de toi une image qui était bien plus belle que la réalité ?
- Oui, c'est celle-là. Oui, à ses côtés tu ne faisais que le bien. Tout d'un coup tes idées étaient nobles, tu étais fort et tendre, juste et bon. Tu laissais tous tes défauts au vestiaire et tu ne la rejoignais qu'armé de toutes tes qualités. Oui, c'est cette fille-là. Elle avait cette capacité d'extraire le meilleur de toi-même et de te renvoyer cette superbe image.

« Mais là je voulais te parler de sa qualité d'écoute. Elle m'avait invité à son mariage. Nous avions vingt ans. Son beau-père fit un discours. Lorsqu'il nous a décrit mon amie, il rata la plupart de ses qualités et ne sut vanter d'elle que sa qualité d'écoute. Ce jour-là je compris qu'il ne l'aimait pas pour ses qualités, d'ailleurs il ne les avait pas vraiment vues, mais qu'il l'aimait pour l'importance qu'elle lui donnait en l'écoutant. De ce brave père de famille, tendre, il était tendre, elle en faisait un roi à chaque rencontre. Cela, il ne l'avait pas compris mais c'est ce qu'il essayait de nous expliquer. A moi, il me fit penser à Narcisse qui se regarde dans l'eau et trouve son reflet beau, sans voir que l'eau est peut-être plus belle que lui. C'est cela qu'il nous narra dans son discours, au lieu de nous parler d'elle. Il nous a parlé du miroir et de comment il se trouvait beau dans ce miroir. »

« Les hommes ont besoin de parler d'eux et d'être écoutés. Si tu arrives, mon fils, à les faire venir à l'essentiel et toi en retour à les faire entrer un peu dans ton jardin intérieur, alors tu auras réalisé quelque chose de grand et tes amitiés prendront une toute autre dimension. »

Appelle-moi Captain !

La première fois que nous servîmes de maison-relais pour l'Assistance Publique, ce fut pour un garçon qui venait de fuguer de sa maison d'accueil. Il resta deux semaines chez nous avant que l'administration lui trouve une place en pensionnat. Il s'appelait Arnaud.

Cette première expérience a déterminé beaucoup de choses. Il venait d'un autre monde que le mien, avec une autre vie. Nous avions le même âge mais il semblait avoir vécu dix années de plus que moi. De mon côté, j'avais plus de culture, ça me donnait un autre avantage, sur un terrain différent. Il était aussi révolté que j'étais sage. Il était autant déchiré que j'étais en paix. Tout aurait dû nous séparer. Au contraire, nous avions chacun à offrir à l'autre ce qu'il lui manquait.

Il avait besoin d'un refuge, nous lui avons offert la paix des familles tranquilles qui grandissent sous le rempart de siècles de bourgeoisie. J'avais besoin d'aventure et d'autres horizons. Il m'a raconté ses sorties, l'alcool, la drogue de temps en temps, les filles qui couchaient avec n'importe qui tant que les hommes les appelaient princesses et qu'ils leur offraient des bijoux, volés, bien entendu.

Pendant deux semaines nous l'avons emmené dans notre monde, celui des musées, celui où l'on fait ses devoirs après l'école, celui des sorties à vélo le dimanche en famille et des longues parties de cartes les jours de pluie.

Le soir, dans ma chambre, il me racontait la vie de la rue. Ce n'était plus les blagues de potache. C'était la guerre des gangs, le racket, le recel, la drogue. Il fallait tenir sa position, être toujours en alerte, donner des coups pour ne pas en recevoir. J'ai rêvé de la rue pendant deux semaines, j'ai assouvi mes velléités de truand dans ses histoires et je suis vite revenu à mes devoirs, mes amis des beaux quartiers et nos vies bien policées, ce qui correspondait à mon tempérament. Toutefois cela m'a permis de toucher du doigt une autre vérité, une autre réalité, un monde qui n'était pas le mien mais qui tout d'un coup ne m'était plus étranger et ne me laisserait plus jamais indifférent.

L'expérience a aussi agi sur papa. Il a vérifié avec ce garçon que son magnétisme sur les jeunes était toujours aussi puissant. Il était capable de leur inspirer confiance, tout de suite, puis de faire grandir la relation.

Toutefois, il y avait une chose qui le chagrinait. Arnaud appelait papa « monsieur Galois ». Nous, nous l'appelions « papa ». Le problème n'était pas dans la distance que cela mettait entre lui et l'enfant. Papa tenait à cette formalité qui marque le respect. Il savait atténuer ou renforcer cette distance selon les circonstances et les besoins. Il savait exactement quand et comment altérer cette distance. Tout son pouvoir sur les enfants et les adolescents, sa capacité à les ensorceler et à les contrôler, tenait dans ce don. Il savait toujours où devait être sa place par rapport au jeune.

Il était l'autorité quand il fallait être l'autorité, il était tendre quand il fallait être tendre, il était permissif quand c'était l'heure d'être permissif. Il savait être tendre et fort à la fois.

Non, ce qui le gênait, c'était qu'entre nous, ses enfants, et lui, le père, il y avait ce mot spécial, papa. Entre Arnaud et lui, il y avait un mot froid, monsieur, qui n'était chargé d'aucun des sens dont papa voulait emplir son rôle. La vocation de papa était d'être un éducateur, avec tout ce que cette charge comporte, d'autorité et de guidance d'une part et de jeux et de liberté d'autre part.

Il a résolu le problème avec le deuxième enfant, Bertrand. Quand il lui a ouvert la porte de la maison, le premier jour, il a lancé : « Appelle-moi Captain ! D'accord moussaillon ? ». « D'accord Captain », il a répondu. Le mot s'est répandu comme une traînée de poudre. Il n'y eut plus de monsieur Gallois ou d'oncle Jean, mais seulement Captain. Mes copains l'appelaient Captain, mes cousins l'appelaient Captain, les jeunes l'appelaient Captain.

Antigone a continué à l'appeler par son prénom, Jean. Clara et moi l'appelions toujours papa et maman « darling » !

Le secret du bonheur, c'est ...

Mon père, qui se croyait toujours plus ou moins en représentation, tint à peu près ce discours à mon cousin, lors d'un rassemblement familial. C'est une de ces plus fameuses envolées lyriques, en tout cas une de celles qui m'ont le plus marqué. Mes oncles et mes tantes, mes grands-parents, qui aimaient ses histoires et son ton, le laissaient déclamer ses grands discours. Bien entendu, ses propos étaient destinés à tous, petits et grands, hommes et femmes. Mon cousin, qui n'était qu'un enfant, faisait un caprice à table.

« Veux-tu que je te dise le secret du bonheur ? » demanda mon père à son neveu qui était bien trop jeune pour comprendre une telle notion. « Le secret du bonheur c'est de vivre l'enfance comme un enfant en acceptant tout ce qu'elle comporte, les interminables parties de billes et les haricots que ta maman te force à manger. Puis c'est de vivre l'adolescence comme un adolescent, d'être le roi du monde quand on a vingt ans, de voyager quand c'est l'âge de voyager et de se marier quand l'heure du mariage est venue. Mais si, enfant, tu ne veux pas manger tes haricots sous prétexte que les grandes personnes n'en mangent pas, alors il y a toutes les chances qu'adulte tu te comportes en enfant et que tu sois malheureux. Et tu regretteras le temps où tu étais enfant en te disant que tu as gâché ton enfance. »

« Quand j'avais ton âge, nous jouions aux billes toutes les récréés sans nous soucier de rien d'autres que de leurs couleurs, nous jouions à la délivrance avec les filles dans le plus bel esprit de camaraderie, nous avons fait d'extraordinaires batailles de marrons qui se sont finies dans le bureau du directeur, et j'ai mangé mes haricots, jusqu'au dernier sans rien dire. Aujourd'hui je suis plein de mon enfance, qui m'a rassasié en jeux, en copains et qui m'a donné une vraie éducation. »

« De l'adolescence il faut accepter d'un même front l'ampleur de la tâche du travail scolaire sans chercher à s'y soustraire et tout le bonheur des jeux et des amitiés quand rien d'autre n'est important que le match de football qui se prépare avec les copains. »

« De tes vingt ans il faudra continuer à prendre à bras le corps la difficulté du travail scolaire et commencer à toucher les dividendes des leçons apprises, des amitiés qui s'affermissent et des filles qui s'ouvrent aux hommes. »

« Il faut vivre comme ça et non pas dans le sens inverse. Il faut manger ses haricots quand on a huit ans et être libre de choisir son travail quand on devient adulte. Si tu fais des caprices à huit ans pour pouvoir ne faire que ce qu'il te plaît, auras-tu plus tard, la force de caractère pour choisir ta vie, pour aller là où tu l'avais décidé et non là où la route descend ? »

« Il ne faut pas vouloir travailler quand c'est l'heure d'apprendre et vouloir apprendre quand c'est l'heure de récolter les fruits du travail. »

« Il ne faut pas se marier quand c'est la saison de séduire les femmes. Il faut vivre encore, quand on en a l'âge, cette magie de toucher le cœur d'une femme en l'espace d'une soirée, l'émouvoir, la faire rire, lui prendre la main, un baiser et finalement l'emporter à la fin de la nuit pour l'abandonner au petit matin. » A ce point dans sa harangue, papa ne s'adressait plus à l'enfant mais aux adolescents et aux adultes autour de la table. Il voulait encore une fois nous provoquer, nous réveiller. Il avait une histoire et un statut dans sa famille qui lui permettait de tenir de tels discours. Sa famille l'écoutait comme on écouterait un conteur venu de pays lointains.

« Il faut vivre ces moments quand dans le miroir qu'est le regard d'une femme se reflète l'image du plus bel homme sur terre. Tant pis si le prix à payer pour ces moments-

là est la solitude certains soirs, quand les autres rentrent deux par deux chez eux et que nous, nous rentrons seul. Il faut vivre ces moments avec tout ce qu'ils coûtent quand tu as l'âge de les vivre pour ne pas te demander plus tard, quand le temps est passé, « où sont-ils, à présent, mes vingt ans ? » Le bonheur est à cette condition là. »

« Le secret du bonheur, ce n'est pas d'être heureux à chaque instant. Le secret, c'est de vivre à la fois toutes les contraintes et tous les plaisirs qu'offre chaque âge, sans rechigner sur les corvées et sans se limiter sur les plaisirs. Le secret du bonheur, c'est de pleurer aux enterrements et de rire aux mariages. C'est d'être triste longtemps après les deuils mais c'est la seule façon pour que ta joie demeure longtemps après les naissances. »

« Mange tes haricots, mon neveu, sans râler, parce que quand tu auras l'âge de ne plus manger de haricots, si tu n'aimes pas ça, tu auras aussi l'âge où l'on ne joue plus aux billes. »

Ecrire à mamie

- Je ne sais pas quoi écrire à mamie. Je n'aime pas écrire. Est-ce que je peux faire un dessin ?
- Oui tu peux faire un dessin mais je veux aussi que tu lui écrives un petit mot. Est-ce que tu l'aimes ?
- Bien sûr !
- Pourquoi est-ce que tu l'aimes ?
- J'aime quand elle me lit des histoires. On va chercher un livre à la bibliothèque et puis elle me le lit.
- Voilà, tu lui dis ça. Mais tu vas aussi à la bibliothèque avec maman. Ça te rappelle quand tu y vas avec mamie ?
- Oui mais ce n'est pas la même bibliothèque, dans celle de mamie il y a des jeux et un bac à sable.
- Voilà, tu lui écris que quand tu vas à la bibliothèque avec maman, ça te rappelle quand tu y vas avec mamie sauf qu'ici il n'y pas de jeu. Tu peux lui dire aussi que tu as pris un gros livre avec toutes les voitures.
- J'aime aussi quand on va à la piscine avec mamie.
- Tu vois bien que tu as beaucoup de choses à lui dire. Aller au travail.

Bien des années après ce dialogue, nous hébergions à la maison un jeune garçon, Bertrand, qui était entre deux foyers d'accueil. C'était une histoire tristement banale, commune à tous ces jeunes. Il ne connaissait pas son père, sa mère vivait du RMI dans le sud, et cela faisait plusieurs années qu'il ne l'avait plus vue. Son lien avec elle était une photo pliée dans son portefeuille, prise dans une pièce sans meuble, avec des murs de couleur uniforme. Sa mère y était assise sur une chaise, dans un coin de la pièce, un peu trop loin du photographe. C'était une femme totalement perdue, ravagée par l'alcool, bien plus âgée qu'elle ne l'était réellement. Au dos de la photo était inscrite une adresse ; une adresse comme une bouée de secours, comme une lumière dans la nuit, quelque chose à quoi se raccrocher quand la vie mord trop fort. L'illusion que quelque part quelqu'un l'attendait, l'illusion qu'il y avait une autre vie ailleurs pour lui, un monde dans lequel il aurait sa place, de l'amour, du respect, où tout serait plus facile, comme par enchantement. Quand il était en colère, quand il avait peur, quand la vie semblait si difficile et qu'elle l'écorchait, alors il nous jetait à la figure qu'il allait partir rejoindre sa mère, qu'ici personne ne le comprenait, personne ne l'aimait.

- Et si tu écrivais à ta mère ? lui demanda un jour mon père pas dupe du stratagème, qui savait que c'était d'abord un mécanisme de défense, plus qu'une accusation.
- Je n'ai rien à lui dire.
- Commence par lui dire que tu l'aimes.
- Je ne l'aime pas.

Le but de papa ici n'était pas de lui montrer ses contradictions. Il n'en avait que faire. Il savait voir derrière la façade des mots. Surtout il voulait faire sortir ce garçon de ses territoires habituels de violence, de conflit et d'isolement pour l'emmener vers les rives des mots qui sont dialogues, qui sont échanges et qui sont respects.

- Mais elle te manque.
- Non elle ne me manque pas. Elle m'a abandonné, elle est partie, je n'ai rien à faire avec cette vieille peau.
- Et qu'est-ce que tu lui reproches d'autre ?

- C'est à elle d'écrire ! c'est pas à moi. C'est elle qui m'a abandonné, c'est à elle de revenir vers moi.
- Et encore ?
- De toute façon, avant qu'elle parte, déjà elle ne s'occupait pas de moi. Elle restait là dans le canapé comme une pauvre loque. Elle buvait, elle se vautrait devant la télévision. Il y a cette fois, j'avais perdu mes clefs, je suis resté toute la nuit devant la porte. Toute cette putain de nuit ! Elle était totalement défoncée.

Papa l'a laissé parler, l'encourageant d'un signe de la tête. Puis, avant qu'il ne se vide de toute sa colère, il a repris Bertrand en main pour essayer de canaliser cette énergie vers l'écriture. Parce qu'un mot d'insulte, parce qu'un mot de haine, c'est un mot, et parce qu'un mot c'est déjà mieux que l'absence de mots, papa lui a demandé d'écrire ces histoires qui l'avaient marqué, plaies encore saignantes. Comme il avait plus de questions que de certitudes, papa lui a fait écrire sa lettre sous forme de questions. Pourquoi tu ne t'occupais pas de moi, pourquoi tu me repoussais quand je venais vers toi, pourquoi tu n'es pas venue cette nuit quand j'avais froid, quand je tremblais de froid et de fièvre, j'ai eu peur cette nuit maman et j'étais seul ?

Tout en lui laissant sa liberté d'expression et son ton mais en le guidant vers un chemin de rencontre vers sa mère, papa, doucement mais sûrement a amené Bertrand à écrire des mots d'amour à sa mère. Des mots d'amour comme les adolescents les écrivent, violents, pleins de reproches mais sous cette violence perçait une vraie tendresse.

Bertrand est resté trois semaines chez nous, il a dû écrire trois fois ainsi. A chaque fois papa dû recommencer son travail de sape pour amener Bertrand à accepter de faire le premier pas vers sa mère.

Je crois que Bertrand ne reçut jamais de réponse à ses lettres.

Six mois plus tard papa reçut un coup de fil. C'était un samedi après-midi de mai, si ma mémoire m'est fidèle. Il n'est pas resté longtemps au téléphone. Il est revenu silencieux dans le salon. Je n'avais rien remarqué de particulier, absorbé dans mon travail. Au bout d'un long moment maman lui demanda si quelque chose n'allait pas.

- C'était Bertrand... C'était Bertrand tout à l'heure au téléphone. Il a perdu sa mère, c'était il y a un mois je crois.
- Il a pu aller à l'enterrement ?
- Non. Apparemment elle a été enterrée dans la fosse commune de son bled, dans le Sud, seule.
- Ça lui fait quel âge maintenant ?
- 17 ans.
- Et qu'est-ce qu'il raconte ?
- Il voudrait faire rapatrier le corps pour qu'elle soit enterrée dans son village natal. Il voulait savoir combien ça coûte. Il a cinq ans pour le faire.
- Il a l'argent pour ça ?
- Non mais il va travailler.
- Sa mère elle n'avait pas de famille ?
- Tu sais comment sont ces familles. Personne n'a voulu payer pour l'enterrement, personne n'y est allé d'ailleurs et ils doivent être en ce moment en train de se rejeter la faute les uns sur les autres, tout en calomniant la pauvre femme. Heureusement qu'il est loin d'eux.
- Tu ne devrais pas dire ça, tu ne les connais pas. Qu'est-ce qu'il raconte d'autre sinon ?
- Je ne sais pas, on n'a pas beaucoup discuté, nous n'avons parlé que de sa mère.
- Qu'est-ce que tu vas faire ? Tu vas le voir ?
- Je vais lui écrire.

- Tu ne veux pas l'inviter à dîner ?
- Je vais lui écrire d'abord.

Papa s'est levé et est allé s'installer sur la table à manger, faute d'avoir un bureau à lui. Il a écrit une de ces longues lettres dans lesquelles il commence par aller chercher le passé comme une incantation pour raviver les liens distendus, premiers pas sur la route qui mène à l'autre. Une fois ce chemin vers l'autre parcouru, il vous sert ces mots qui viennent du fond du cœur et qui font si chaud quand on est seul. Puis il n'hésite pas à finir avec des mots qui aident à vivre, mots auxquels papa ne croit pas forcément mais dont il sait le pouvoir guérisseur. Cela en fait une lettre à laquelle on ne répond pas, parce que l'on ne sait pas comment y répondre, mais on la garde soigneusement pour la relire de temps en temps. Une lettre que l'on ressort pour la montrer à quelques personnes choisies, pour leur faire partager un lien qui est difficilement racontable. Pour essayer de dire à la femme aimée : regarde, lis, vois l'homme que j'ai rencontré.

Papa savait tout cela, il savait l'importance des mots justes au moment juste. Dans sa générosité il écrivait, écrivait et écrivait encore, des lettres de condoléances, des lettres de félicitations, des lettres de remerciements. Lorsque ses collègues quittaient l'entreprise, il écrivait des discours. Quand il le jugeait nécessaire, il écrivait des hommages et trouvait le courage de monter à la tribune pour les lire. Mais souvent, ce n'étaient que de simples nouvelles qui étaient tout autant appréciées.

Questions difficiles

Mon père ne se défilait pas devant les questions difficiles. Je me souviens bien de cette conversation entre papa et Antigone, que j'avais écoutée du couloir.

- Jean, est-ce que ça dure toujours l'amour ?
- Oh là là, qu'est-ce qu'il se passe ? Tu es amoureuse ?
- Je t'ai posé une question !
- Je vais y répondre mais d'abord raconte moi ce qu'il se passe... je suis curieux comme tout.
- Il n'y a rien à dire, enfin, pas grand-chose ou si peu...
- Est-ce que c'est plus facile pour toi si je pose des questions ?
- Oui, sûrement, on peut essayer comme ça.
- Comment s'appelle-t-il ?
- Pierre.
- Que fait-il ?
- Il est dans ma classe et il a mon âge.
- Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ?
- Ça va bientôt faire trois mois mais nous étions déjà dans la même classe l'année dernière. Je ne sais pas si tu te souviens, nous avons fait un week-end dans la maison de campagne d'un copain, avec pas mal de personnes de ma classe ? J'ai découvert un autre garçon ce jour-là, il était cool, bien plus ouvert que pendant l'année scolaire quand il était tout le temps avec ses copains. On a discuté toute la nuit, on s'est raconté nos vies, je lui ai parlé de toi, ce que je n'avais jamais fait avec mes copines. A mes copines, je leur dis que je fais du baby-sitting mais sans leur raconter notre histoire. Lui il a parfaitement compris. Je me suis sentie en confiance, je savais qu'il ne me jugerait pas.
- Ben tu vois que tu arrives à en parler.
- Oui avec toi c'est différent. Je n'en ai pas encore parlé avec mes parents.
- Ça se fera tout seul, au moment venu. Peut-être s'en sont-ils déjà aperçus mais ils ne veulent rien dire pour respecter ta vie privée. T'as peur qu'ils réagissent mal ?
- Non, non, c'est juste que je ne sais pas comment en parler. J'aimerais que ça vienne d'eux.
- Oui mais si ça venait d'eux, peut-être que tu te braquerais, non ?
- Oui, mais c'est leur manière de faire, ils ont toujours tout faux.
- Non c'est toute la difficulté des relations parents-enfants.
- J'ai peur que ça ne dure pas.
- Ça ne durera pas.
- Eh ben merci, tu es encourageant !
- C'est pourtant ce qui va se passer. Tu l'aimes, c'est l'éblouissement mais tu n'as que dix-sept ans et à vingt ans tu auras d'autres rêves, d'autres envies, d'autres besoins et vos routes divergeront. Puis tu en rencontreras un autre qui t'amènera un peu plus loin, vers celui que peut-être tu épouseras mais ce n'est même pas sûr et celui que tu épouseras ne sera peut-être pas celui avec qui tu finiras ta vie. Ce premier amour va te sembler le plus beau mais il y en aura un second puis un troisième et ainsi de suite. Et chaque garçon rencontré aurait peut-être valu le coup de vivre avec, si c'était à refaire, si on pouvait revenir en arrière, gommer les erreurs. Mais quand tu auras fait ce constat, tout à coup tu feras tomber de son piédestal ton premier amour qui te semblait si beau.

Et si ça se trouve tu vivras avec d'autres garçons, plus tard, une histoire encore plus forte, plus longue mais celle-ci aussi viendra se ranger avec les autres, la ribambelle des amours mortes, et ça interdit tout retour en arrière.

- Avec le premier, il n'y pas un lien spécial ?
- Peut-être mais tu ne peux pas comparer deux histoires, c'est injuste, surtout pour ceux qui viendront après, ce n'est pas leur faute et tu ne pourras pas leur reprocher de ne pas t'avoir rencontrée plus tôt.
- Je l'aime, c'est tellement fort que je suis sûre que ça va durer !
- Non. Enfin, oui l'amour existe et l'amour dure mais attention, pas comme ça, pas comme une chose acquise : on est amoureux ou on ne l'est pas. L'amour c'est comme une rose, ça se cultive, ça s'arrose, ça demande du temps, du soin et aussi du savoir-faire. Un bon jardinier fait croître son rosier malgré le mauvais temps ou la sécheresse. Retiens ça ma belle, l'amour ce n'est pas quelque chose qui te tombe dessus et qui t'habite. L'amour c'est un sentiment que tu fais naître, que tu fais grandir et que tu fais vivre jour après jour. N'oublie pas de l'arroser, ne le laisse pas sécher mais ne le noie pas non plus. Il faut guetter la nuit qui tombe les soirs d'automne et se demander s'il va geler. Il faut être aux aguets, c'est fragile un rosier. Maintenant la métaphore s'arrête ici parce que l'amour c'est une histoire à deux. Il faut être deux pour faire un couple, il faut être deux pour faire l'amour aussi. Une histoire d'amour, ce sont deux personnes qui, le jour où elles se rencontrent, sont prêtes pour une grande histoire. Ce sont deux personnes qui sont au même niveau de maturité, au même stade de développement dans leur histoire personnelle puis qui continuent à évoluer au même rythme ... qui gardent ou développent des rêves communs. Ce n'est pas facile.
- Mais pas impossible
- Non pas impossible et as-tu déjà vu la sérénité d'un jardinier, qui chaque jour va tailler son rosier, toute sa vie ?
- Je n'en ai pas vu mais j'imagine.
- C'est vers ça qu'il faut tendre. C'est ça la récompense.
- Alors oui j'en ai vu de ces vieux jardiniers : toi et Joyce.
- T'es adorable, mon petit lapin. Sérieusement, il n'y a que ça qui compte. Le seul vrai bonheur vient de là. Et des enfants qui grandissent. Je veux croire que tu auras la main verte.
- Tu me flattes. Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- La façon dont tu t'occupes de mes enfants et surtout le fait que tu sois là, encore, après toutes ces années, que tu reviennes régulièrement dans ma maison.
- Je n'ai jamais oublié le jour où tu m'as dit : « Ma maison c'est ta maison ». Je me sens en sécurité ici. C'est un peu comme une serre, dit-elle dans un petit rire, il y fait toujours bon. Après une courte pause et une grande inspiration, elle demanda : « Quand un rosier est mort, on ne peut pas le sauver ? »
- Non, quelques fois, dans les films peut-être, mais pas dans la vie, je ne crois pas. Mon père laissa passer un silence, pencha sa tête sur la gauche dans une posture qui n'appartient qu'à lui et passa sa main dans les cheveux d'Antigone. Il était comme ça mon père, en panne de mots, il passait sa main dans nos cheveux.
- Qu'est-ce qui se passe ? Tu as l'air triste tout à coup ?
- Oui je ne devrais pas mais ça me fait toujours ça quand je repense à mes amours mortes.
- Malgré Joyce ? Tu la regardes toujours comme si tu si venais de la rencontrer, comme si tu avais vingt ans.
- Vingt ans, quand on est le roi du monde ?

- On est le roi du monde quand on a vingt ans ?
- Pour les hommes, oui, sans aucun doute. Tu domines tous les plus jeunes que toi parce qu'ils sont trop jeunes et n'ont pas le quart des libertés dont tu jouis, ils n'ont pas le quart de tes certitudes et de ta force ; et de l'autre côté tu domines tous les plus vieux que toi qui doivent composer avec la réalité et ses contraintes. Tu peux être totalement utopiste, totalement affranchi de toute contingence matérielle, tu peux juger le monde entier du haut de tes vingt ans, tu n'es comptable de rien et tu as tout l'avenir à inventer. Oui, à vingt ans tu es le roi du monde. Ce n'est pas forcément le plus bel âge, mais tu es le roi du monde, pour sûr.
- Et pour les femmes ?
- Une femme enceinte domine toutes les femmes qui ne le sont pas encore et celles qui ne peuvent plus l'être. Elle porte son ventre rond avec la même assurance qu'une princesse de sang royal porte un diadème.
- On parlait de tes amours mortes...
- Oui, je suis fol amoureux de ma femme et j'ai un pincement au cœur quand je pense aux filles qui avaient vingt ans quand j'avais vingt ans, que j'ai aimées et qui m'ont aimé.
- Je ne comprends pas. Joyce devrait toutes les effacer.
- Il n'y pas forcément à comprendre. Tiens, je te soumets une autre contradiction : on peut aimer une femme et la quitter !
- Je ne comprends pas non plus.
- On peut recueillir un oiseau blessé, le soigner et le laisser repartir quand il est guéri.
- Ça je comprends mais c'est différent.
- Pas forcément, ce sont différentes facettes d'un même sentiment, l'amour. On peut aimer une femme, être encore bien plus amoureux d'elle vingt ans après qu'au premier jour. Nous en sommes là avec Joyce parce que nous nous sommes tellement donnés, parce que nous nous sommes tellement construits ensemble qu'aujourd'hui nos liens sont incroyablement plus forts et nous apportent tellement plus de bonheur que lorsque nous nous sommes rencontrés. Pourtant, pourtant je tremble de peur quand je pense aux filles que j'ai laissées sur le bord de la route. C'est une face de l'amour. On peut aimer une femme et la quitter. C'est une autre face de l'amour. On peut recueillir un oiseau blessé, le soigner, le laisser repartir quand il est guéri et pourtant avoir un pincement au cœur à chaque vol d'oiseau dans le ciel.
- Il ne faudrait pas.
- On peut monter une pièce de théâtre avec un enfant malade à l'hôpital...
- Tout le monde ne le fait pas.
- ... Et laisser l'enfant repartir chez ses parents une fois guéri, pour ne plus jamais le revoir ; et être parcouru d'un frisson dans le dos à chaque évocation du nom d'Antigone. C'est comme ça que notre histoire aurait dû se finir, normalement. Si telle en avait été l'issue, je serais tout autant heureux maintenant. Parce que j'ai deux beaux enfants, parce qu'il y en a plein d'autres dont je m'occupe, parce que l'espace d'une année dans cet hôpital j'ai été un géant, tiens pour reprendre l'image de tout à l'heure, la vie m'a donné la chance d'être roi à nouveau, à trente ans, dix ans après mon premier règne. Certes je ne fus roi que du second étage du bâtiment 403 mais tout le monde ne peut pas en dire autant. Mais il n'empêche que depuis, à chaque évocation du nom d'Antigone, mon cœur aurait fait un bond. Même si je suis aujourd'hui comblé dans ma vie d'homme.

- Et le fait que je sois là ?
- C'est du supplément de bonheur, ce n'est que du bonheur
- Et pour l'amour ?
- C'est la même histoire, je suis comblé dans ma vie amoureuse, ces filles que j'ai aimées, ben justement je peux dire : j'ai aimé et j'ai été aimé et elles étaient belles, tu ne sais pas combien elles étaient belles ! Je devrais être en paix avec moi-même et pourtant je ne peux les oublier.
- Tu n'as oublié aucune de ces femmes ? Il y en a eu beaucoup avant Joyce ?

Papa émit un petit rire.

- Je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui s'il n'y avait pas eu ces femmes... et ces hommes, rencontrés, aimés, abandonnés, par ma faute, par la leur, par le hasard de la vie qui donne et qui reprend sans nous consulter. Je n'aurais pas tant de force aujourd'hui pour faire vivre mon amour si je n'avais pas rencontré toutes ces personnes. Je ne m'engagerais pas aussi fort dans chaque relation s'il n'y avait pas eu tous ces amis, filles et garçons, jeunes et vieux que j'ai laissés sur le bord du chemin. Je n'ai oublié personne. Toi non plus je ne t'aurais pas oubliée.
- J'ai de la chance de t'avoir rencontré, Jean. Tu ne m'avais jamais parlé comme ça.
- Tu as grandi, tu as besoin d'entendre d'autres mots.
- C'est vrai la petite fille que tu as connue a grandi et se sent femme et elle a encore une question à te poser.
- Pour là où on en est maintenant, vas-y !
- A quel âge peut-on faire l'amour ?

Papa marqua encore un temps d'arrêt. Il avait beau être fort, ça reste difficile pour un homme de parler de sexualité avec une jeune fille. Moi aussi, des années après cette discussion, j'ai dû parler de sexualité avec mes enfants et ça reste un sujet très difficile à aborder. Mais papa était fort.

- Tu feras l'amour quand tu te sentiras femme, et dans ton corps et dans ta tête !
- Il faut être amoureuse ?
- Pas forcément. Ton corps t'appartient, c'est le tien, tu en fais ce que tu veux. Il n'appartient pas à ton futur mari ou à ton copain. Ce n'est pas un cadeau que tu lui ferais, pour assouvir ses désirs ou un quelconque ego mal placé ou disproportionné. Ton corps appartient à toi et à toi seule. Et ta sexualité est une part entière de ta féminité. Etre une femme, c'est faire l'amour et en retirer du plaisir. Tout le reste, c'est du pipeau. Etre amoureuse ou pas, être fidèle ou infidèle, changer d'hommes comme de chemises ou prendre le temps d'assurer ses sentiments, tout ça c'est le poids de nos sociétés ou de nos luttes contre la société et sa morale. Il n'y a qu'une règle, il faut faire l'amour, beaucoup et bien.
- J'ai peur et je suis attirée...
- Oui c'est compliqué et il n'y a pas de règle générale. Il y a plein de femmes et elles font toutes l'amour pour des raisons différentes. Mais elles ont comme point commun qu'elles font toutes l'amour.
- Comme ?
- Il y a les intellectuelles, qui font l'amour trois fois par semaine parce que c'est écrit dans Elle qu'il faut faire l'amour trois fois par semaine. Elles font l'amour pour être femmes, au contraire des charnelles qui font l'amour parce qu'elles sont femmes. Elles ne se posent pas de questions et elles ont une peau sucrée qui attire les hommes dans leur lit. Elles ont une approche totalement sereine et assumée de l'acte sexuel et ce sont celles qui en retirent le plus de plaisir. D'autres ont le fantasme de l'amour. Faire l'amour est un fantasme en lui-même.

Puis il y a celles qui font l'amour pour exister, qui passent d'un homme à l'autre, d'un lit de débauche à un lit de perdition, qui prennent un amour comme on prend un train, pour ne plus être seules, qui finalement ne prennent même plus l'amour mais juste les hommes, pour exister, tout simplement, parce qu'il n'y que dans ces moments qu'elles existent. Mais je t'en conjure Cécile, ne les juge pas, elles sont exactement comme toi avec tes questions sur l'amour et la sexualité, elles te ressemblent, elles luttent coûte que coûte avec leurs pauvres armes dérisoires de femmes, elles pourraient être toi tellement vous êtes toutes si semblables à l'intérieur de vous, que vous descendiez en bottes et minijupes la rue Saint-Jacques, que vous remontiez en bottes et minijupes le trottoir de la rue Saint-Denis ou que vous passiez la serpillière chez Tati, en bottes et jupes longues. Vous cherchez toutes la même chose, le grand amour, un petit peu d'amour, une parcelle de tendresse. La différence, c'est que vous ne le cherchez pas toutes au bon endroit.

- Et moi je suis laquelle de toutes ces femmes ?
- Pour savoir, tu n'as pas d'autre choix que de te jeter à l'eau. Tu vas te planter mais si tu veux vivre, pleinement, il te faut te lancer. Plonger, tomber et te relever. On ne peut pas gagner à tous les coups, ma belle.
- Je vais essayer de ne pas me noyer.
- Et tu te protèges ! Pas de rapport sans préservatif. Promis ?
- Promis !
- Tu refuses si vous n'avez pas de préservatif. Il y a plein d'autres choses à faire...
- Oui.
- Tu montes en voiture, tu mets ta ceinture. Tu montes sur une moto, tu mets un casque, même si c'est pour faire cinquante mètres. Là c'est pareil. Tu fais l'amour, l'homme met un préservatif, même si c'est quelqu'un de bien et que tu connais. Capito ?
- Capito !
- Sais-tu à quel âge les femmes ont leur premier rapport sexuel en moyenne ? enchaîna mon père.
- Non.
- L'âge moyen est dix-sept ans et demi. Mais comme c'est une moyenne, il en faut au dessus et en dessous. Pour compenser l'effet de celles qui font l'amour pour la première fois très tard, il en faut un paquet qui font l'amour pour la première fois bien avant dix-sept ans.
- C'est jeune non ?
- Pour ton éducation, oui, mais pas pour la femme en tant que femme et non en tant que fille à maman qui attend le Prince Charmant qui n'existe pas. Regarde l'âge auquel les femmes se mariaient au siècle dernier, au Moyen-Âge, aux temps des romains, regarde l'âge auquel elles avaient leur premier enfant. Tu verras que ce fut toujours dans ces eaux-là. Je n'ai pas de statistique à ma disposition, mais je suis sûr que cette moyenne n'a pas bougé d'un iota en 2000 ans. En revanche, je me suis toujours demandé où était la médiane... Tu sais la différence entre une moyenne et une médiane ?
- Non, je ne me souviens plus. Je veux bien que tu m'expliques. Est-ce que tu pourrais m'aider aussi avec mes exercices de math ?
- C'est sur quoi ?
- Les vecteurs.
- Ah, facile les vecteurs, apporte tes exercices !

“Ô capitaine, mon capitaine”

Mis bout à bout, il n’y eut pas tant d’enfants que ça qui sont passés chez nous. L’adresse n’était pas un tuyau que l’on se refileait dans la rue : « Si tu es en rade, passe chez les Galois ». Cela ne marchait pas comme ça. Les enfants nous étaient confiés par l’Assistance Publique, avant qu’elle leur trouve une famille d’accueil ou un internat.

Je ne sais donc pas comment cet enfant s’est retrouvé devant notre porte. On sonna, c’est Clara qui ouvrit :

- Bonjour, j’veux voir m’sieur Galois, ordonna une voix de garçon qui n’avait pas encore mué.

- Papa c’est pour toi, cria Clara.

Papa vint voir ce qui se passait. Le jeune adolescent lança :

- Ô capitaine, mon capitaine !

Papa sourit.

- Qu’est-ce que je peux pour toi moussaillon ?

- J’peux entrer ?

- Entre mon grand, dit mon père.

Il ne lui demanda rien. Il sortit son jeu d’échecs et lui apprit à jouer. C’est totalement ahurissant. Un garçon venu de nulle part sonne à notre porte, papa ne lui demande rien, sinon s’il sait jouer aux échecs !

Le lendemain matin, il lui annonça qu’il ne pouvait pas le garder. Il pouvait rester quelques jours mais à la condition impérative qu’ils aillent immédiatement tous les deux aux bureaux de l’Assistance Publique. Papa s’était assuré qu’on lui donnerait une autorisation pour qu’il reste quelques jours, une semaine au plus. « Si tu ne veux pas les voir, ajouta-t-il, tu peux repartir, libre, je ne chercherai pas à te retenir, je n’appellerai pas la police. Si tu restes, il te faudra te plier aux règles de la société et aux règles de la maison. Ce ne sont pas des règles qui sont faites pour te brimer. Elles sont faites pour que nous puissions tous vivre ensemble en de bons termes. Elles ne sont pas trop mal, je t’assure. Si tu ne veux pas, tu es libre. »

Il resta cinq jours, le temps de la garde accordée par l’Assistance Publique à papa. Puis il repartit dans sa famille.

Dans la vie, il faut avancer

Mon père disait : « Dans la vie, il faut avancer. L'important c'est le mouvement, l'important c'est d'être toujours en mouvement. Si ce ne sont pas tes jambes qui avancent, il faut que ce soit ta tête. »

« Il te faut voyager pour savoir comment on vit ailleurs, pour voir ton pays sous un autre angle. Quelques fois, il faut s'éloigner pour mieux voir. Il faut partir pour connaître les liens qui nous attachent à notre pays. Il faut partir pour connaître ses priorités et pour mûrir. »

« Tu rencontreras des gens qui ont toujours été sur la route et qui ne se poseront jamais. Tu en rencontreras qui n'ont jamais quitté leur ville natale et qui ne la quitteront jamais. Dans tes voyages, tu croiseras le même jour des jeunes de vingt ans qui font le tour de monde et d'aussi jeunes de cinquante ans qui font eux aussi leur tour du monde. Alors tu réaliseras qu'il n'y a pas d'âge pour faire le tour du monde. Il y en a qui partent avec femmes et enfants, d'autres qui font d'incessants allers-retours entre leur pays natal et le pays où ils vivent. Tu parleras à tous ces gens et tu choisiras où et comment tu veux vivre. Et peut-être tu reviendras vivre là où tu as grandi et tu ne repartiras plus jamais. Mais tu sauras pourquoi ... et tu auras vu comment c'est, ailleurs. »

Il disait aussi :

« Il faut partir et il faut savoir revenir, c'est tout autant important. »

« Il te faut changer plusieurs fois la forme de ta pensée. »

« Il te faut avoir aimé plusieurs femmes. »

« Il te faut avoir des amis de tous horizons, de toutes confessions, de tous milieux sociaux ».

« Il te faut apprendre la nécessité des lignes courbes. Il te faut te perdre en chemin. Il y a un temps pour marcher sur Rome mais il y a un temps aussi pour flirter sur les chemins de campagne. »

« J'espère que tu sauras sortir des grandes lignes droites que la société nous trace pour te perdre de temps en temps sur des chemins de traverse. C'est fou les trésors que l'on trouve dans les contre-allées, c'est fou tout ce que l'on apprend sur soi-même et sur les autres dans les voies sans issues. »

« Je te souhaite de connaître le grand amour et de le vivre mais je te souhaite aussi de connaître des femmes pour une nuit seulement, des femmes trop belles, des femmes que tu n'aurais jamais cru pouvoir séduire et qu'un soir tout devienne possible. C'est quelque chose qui n'appartiendra qu'à toi mais qui changera pour toujours ton regard sur la vie. »

« Quelques fois il faut faire de grands détours pour arriver au même point mais je te souhaite de les vivre. »

« Il te faut garder la porte ouverte pour le hasard. Tu ne sais jamais quand il viendra frapper à ta porte mais il te faut être prêt à saisir l'occasion, à changer le cours de ta vie, à relever de nouveaux défis, à sortir de la route que tu t'étais tracé. »

« J'espère que tu sauras garder la porte ouverte pour d'autres rencontres. Que tu pourras passer toute une soirée avec une nouvelle amie, à vous raconter vos vies et à refaire le monde. Tu rentreras tard chez toi, et heureux. Ta femme sera un peu jalouse, peut-être même encore plus après que tu lui auras raconté ta soirée, mais elle te fera confiance et t'aimera d'autant plus. Parce que c'est exactement de ça dont il est question : aimer plus, aimer mieux, devenir meilleur, comme le vin qui se bonifie en vieillissant. Pour ne surtout pas se réveiller à soixante ans, petit vieux aigri et crier : « Mais qui m'a

volé ma vie ? » Et ne même pas être capable de se rendre compte soi-même qu'on se l'est volé tout seul. »

Départ de Mohamed

Mon père avait écrit ce discours au départ de Mohamed.

« Mohamed, tu as une boulimie de vie qui m'a secoué. Quelle est cette force au fond de toi qui te fait avancer avec tant d'énergie, qui te donne tant envie de courir, de jouer, d'apprendre, de découvrir, qui te tient éveillé si tard la nuit, qui te fait te relever tous les soirs pour voir s'il n'y a pas encore une âme qui vive, pour un dernier bras-de-fer, une dernière partie d'échecs, une dernière discussion ? Oui Mohamed, quelle est cette force au fond de toi ? Pendant deux années tu as complètement secoué notre maison qui pourtant ne manquait déjà pas d'animation. Ce que je veux raconter ce soir, ce sont toutes ces nuits pendant lesquelles tu m'as fait veiller tard. Pendant deux ans, tous les soirs, quand la maison était couchée, il y avait toi qui tournais en rond dans ton lit et moi qui finissais de travailler. Ce que les autres ici ne savent pas c'est que tu te relevais et venais discuter. »

« Mohamed, je n'oublierai pas ces nuits de discussions, de jeux ou de travail. Nous avons joué à tout ce qui se joue à deux, avec des cartes, un papier et un crayon, un échiquier. Combien en avons-nous fait de parties de dames, d'échecs, de puissance 4, de Master Mind... »

« Nous travaillions aussi, nous avons refait une tonne d'exercices de math, et des dictées, combien en avons-nous fait, moi dictant toi écrivant ? Je voudrais saluer ta persévérance, toi qui te relevais pour venir travailler. As-tu conscience de tous tes progrès ? Tu as râlé mais tu as énormément progressé. Tu râlais mais nous savions tous les deux que ce n'était qu'un mécanisme de défense. Tu ne l'as jamais su mais après chaque dictée je gardais ta feuille. Pour mesurer tes progrès, pour garder une trace de ton écriture, de ton envie d'apprendre. Je les ai encore toutes. »

« A côté des jeux et du travail, nous avons parlé, de tout et de rien, mais surtout de tout ce que la nuit permet de dire et que l'on censure le jour. J'ai essayé de répondre à toutes tes questions, même les plus impudiques, mêmes les plus personnelles. J'ai répondu à tes questions agressives, à tes critiques, j'ai essayé de ne pas tricher, toi non plus tu ne trichais pas, c'est pourquoi nous sommes allés si loin. J'espère que dans la vie tu rencontreras d'autres personnes pour te livrer ainsi. N'oublie pas que je serai toujours là pour t'écouter. »

« Mohamed, je veux croire que ce passage à l'internat te permettra de grandir et de continuer ton bout de chemin. Tu vas y apprendre un métier. Tu trouveras d'autres jeunes contre qui te frotter et forger ton caractère. Tu poseras les premières pierres de ces empires qui n'appartiennent qu'aux hommes et qui s'appellent l'amitié. Ta vie est lancée, pour le meilleur. »

« Certes, quand tu te relèveras la nuit, je ne serai plus là pour t'accueillir. Je serai seul à ma table, travaillant. Peut-être serai-je en train de rejouer sur l'échiquier ton début de partie favori. L'amour c'est fait de ça aussi. »

« Tu reviendras pour les vacances et ça sera la fête. La maison ne manque ni d'enfants ni de rires mais le tien est différent et tes histoires n'ont pas la même couleur que celles de Marc ou Clara ou Cécile. Tu nous raconteras tes histoires d'internat, vos blagues de potaches et tes bonnes notes. Il y aura toujours le plaisir de se retrouver tous ensemble. »

« Mohamed, aujourd'hui c'est un vrai départ, avec un vrai repas de départ et un vrai discours. Un vrai départ pour une autre vie puisqu'aujourd'hui tu n'as plus besoin de

tuteur pour pousser droit. Une vie qui t'amènera sur d'autres chemins, vers d'autres horizons, dans d'autres bras. Tu travailleras pendant les vacances pour gagner de l'argent et partir en voyage avec tes amis ; un jour tu rencontreras une fille et tu lui consacreras tout ton temps ; ton travail t'amènera dans d'autres villes, d'autres pays, ton chemin passera de moins en moins souvent par ma maison. »

« Cela se fera sans que tu t'en rendes compte et quand tu t'en rendras compte, il sera trop tard, trop de temps aura passé et peut-être que tu ne sauras pas revenir alors que ma maison t'est ouverte. Moi de mon côté, je te laisserai partir, sans chercher à te retenir, sans chercher à garder ta trace. Tu es l'oiseau que l'on recueille blessé, que l'on guéri à force d'amour et de temps et qu'un jour on laisse repartir parce que la vérité de l'oiseau est de voler librement dans le ciel. »

« Mohamed il est temps pour toi de reprendre ton envol et voler de tes propres ailes. Garde au fond de toi, comme une force, comme un repère, cette certitude qu'il y a un endroit où tu pourras toujours revenir, dans un an, dans dix ans, dans vingt ans, pour poser ta valise un soir de fatigue ou pour venir partager tes joies. »

« Mohamed, je t'aime comme un père aime ses enfants parce que pendant deux ans tu m'as permis d'effectuer, une fois de plus, ce qui apporte le seul bonheur aux hommes, qui est de prendre un enfant par la main, le faire grandir, le remplir de force et de confiance en lui pour un jour lui lâcher la main et le laisser avancer tout seul. »

A ce moment-là, Papa prit une petite boîte et l'offrit à Mohamed. Elle contenait une chaîne en or, simple, faite d'épais maillons de forçat. Il continua ainsi son discours :

« Parce que nous ne sommes pas des oiseaux mais des êtres humains gouvernés par d'autres lois que celles de la génétique et de la lutte pour la survie, je t'offre cette chaîne en témoignage du lien qui nous unit, pour que chaque fois que tu la touches ou la vois dans un miroir, elle te rappelle qu'il y a une assiette qui t'attend à la maison. »

« Bonne route mon grand, je t'aime et tu vas me manquer. »

De l'amour et de l'eau fraîche

Mon père disait : « La seule chose dont un enfant a besoin pour grandir, c'est de l'amour ».

Je suis persuadé qu'il avait tort. Je sais que par amour il incluait tout ce qui va avec, c'est-à-dire l'attention, l'écoute, le temps consacré à l'autre, la tendresse, la reconnaissance, des encouragements... Mais un enfant a besoin de plus que ça : il a besoin de sécurité et de repères. « On a vu des enfants grandir dans la misère, dans des ghettos, pendant la guerre et pourtant devenir des hommes justes et droits. Ils ont réussi ce miracle de la vie parce qu'à un moment de leur vie, malgré la pauvreté, malgré les bombes, avant que les parents ne disparaissent, ils ont reçu un cadeau d'amour qui les a guidés ensuite sur le bon chemin », disait-il pour appuyer sa théorie.

Pourtant, ce dont les enfants de l'Assistance Publique que nous avons hébergés un petit moment manquaient le plus, c'était de la sécurité. Là où ils vivaient, que ce soit l'orphelinat ou leur banlieue, ce n'était que guerre, guerre et guerre. Guerre pour tenir son rang, guerre pour ne pas se faire écraser. Guerre au réfectoire, guerre en bas de l'immeuble. Guerre dans leur cité, guerre hors de leur cité. C'était la guerre civile à la maison, c'était Beyrouth dans la rue. C'était la guerre pour un mot de trop, c'était la guerre pour un mot qui manquait.

Là-bas, il n'y a pas d'amis, il n'y a que des chacals. Ils appartiennent à une bande mais elle comporte toutes les vicissitudes des pouvoirs qui naissent et se maintiennent par la violence. Cette bande est une protection contre l'extérieur mais l'intérieur est quelquefois pire. Il y faut chaque jour tenir son rôle, juste pour qu'on ne te dise pas voilà tu ne fais plus partie de la famille. C'est dingue mais c'est comme ça, plus qu'ailleurs, là-bas la survie est un combat.

Parmi ces jeunes, certains avaient choisi la voie de la paix et de l'éducation. Ils n'évitaient pas toujours les coups bas ni les coups de bâtons. C'étaient eux que l'Assistance Publique confiait à mon père entre deux maisons d'accueil. Lorsqu'ils arrivaient chez nous, ils étaient naufragés. Papa essayait de les remettre un peu à flot. Ils étaient comme des bêtes traquées. Papa essayait de les replumer un peu.

A la maison ils trouvaient le calme qui leur manquait tant en dehors. Il n'y avait pas à se battre pour la nourriture, pas à se battre pour une place sur le fauteuil, pour avoir de l'eau chaude à la douche. Il n'y avait pas de poil à gratter dans le lit, ils ne couraient pas le risque de retrouver le lendemain toutes leurs affaires dans la douche. Il n'y avait pas de plus grand qui les frappe par pure méchanceté. Il n'y avait pas de brimades.

Il n'y avait pas non plus à se battre pour prendre la parole. Papa, tel un arbitre, s'assurait que chacun ait un temps de parole équitable. Ça ne voulait pas dire que chacun avait le même temps de parole. « Ce n'est pas ça la justice », disait-il. Celui qui venait de passer un examen ou celui qui revenait d'un tournoi de sport avait droit aux feux des projecteurs. Les autres écoutaient. Nous n'étions pas frustrés d'être condamnés au silence, parce que nous savions que viendrait notre tour d'être le héros de la soirée. Parce que nous savions que ce jour-là, nous aurions tout le temps dont nous voudrions pour former nos phrases, pour faire des effets de manche, pour raconter l'histoire par son début, sans avoir peur d'être interrompu. Nous étions en confiance.

Plus que tout ça, papa dégageait cette assurance que tant qu'il serait là, rien ne pourrait nous arriver. Il avait cette assurance tranquille de ceux qui ont eu de la chance de naissance. Cette assurance rejaillissait sur nous. Tout était simple et il donnait la certitude que tout continuerait à être simple. Avec papa il n'y avait pas de question qui restait sans réponse, il n'y avait pas de problème qui n'avait pas de solutions. Il n'y avait pas de

drame, à la fin tout s'arrangeait et papa ne donnait jamais l'impression que ça puisse finir autrement.

Alors, comme par enchantement, les jeunes qui venaient à la maison s'apaisaient au contact de sa sérénité et en acceptaient les règles, heureux.

Les échecs

Mon père disait : « Les échecs sont un combat idéologique. Sur soixante quatre cases, deux stratégies s'affrontent. C'est ma théorie des échecs contre la tienne, c'est mon plan contre le tien. C'est ma conception des lignes ouvertes et de l'importance de tenir le centre contre ton jeu en mouvement et ta fantaisie. »

« Ensuite c'est toute ma nature humaine contre la tienne. C'est ma force à me tenir à mon plan, ma force à résister à un coup facile qui résoudrait temporairement mes problèmes mais dont je sais qu'à long terme le remède serait plus mortel que le mal. C'est ma force à me tenir à mon plan et c'est mon intelligence à en dévier selon les circonstances. Le résultat de la partie me dira si c'était de l'intelligence ou de la faiblesse. »

Quand on joue pendant des années contre la même personne, chaque partie devient la suite d'un combat idéologique mené sur des centaines de parties. Forcément chacun a une stratégie préférée, un style de jeu, un plan. La stratégie de papa consistait à tenir le centre. De ce principe il en avait fait une question de vie ou de mort. Tenir le centre pour ensuite, selon les circonstances, attaquer sur les ailes, enfoncer le centre ou basculer dans une finale favorable. Ainsi jouait mon père. Alors moi aussi je luttais pour le centre et cela lui devenait de plus en plus difficile de développer sa stratégie. Napoléon, aimait à raconter papa, a mené toutes ses batailles avec la même stratégie : tenir les ailes et enfoncer le centre. L'ennemi y étant préparé, chaque bataille devenait plus coûteuse en vies humaines. Aux échecs, c'est pareil, on affronte un adversaire de plus en plus averti, qui a fourbi ses armes, qui est de plus en plus difficile à surprendre. Il a appris à vous contrer sur votre propre terrain ou à vous leurrer et à vous faire dévier de votre but. Peu importe, vous voulez, partie après partie, reprendre cet affrontement théorique, lui montrer que vous aussi vous pouvez améliorer votre niveau de jeu, affiner votre stratégie, que la défaite de la veille était due à une erreur tactique mais que votre stratégie reste la bonne.

Les échecs sont tels et la nature humaine est telle qu'il y a des matins où vous n'avez plus la force d'entreprendre ce combat, où vos idées sont exsangues et votre stratégie à bout de souffle. Alors vous bousculez vos plans, vous rangez au placard votre vieille ouverture du pion dame pour le jeu ouvert d'une partie du pion roi ou encore les méandres théoriques de l'ouverture anglaise. D'autres soirées, c'est l'envie de surprendre, d'emmener votre adversaire sur d'autres terrains de jeu pour lui montrer toute la variété du jeu d'échec, toute la richesse de votre personnalité et pour lui démontrer votre compréhension globale des subtilités de ce jeu.

Toutefois, si ces parties vous amusent, vous savez au fond de vous que la seule qui vous intéresse, c'est celle que vous avez entamée, il y a des années, avec votre partenaire : ce combat théorique mené partie après partie et qui n'est jamais terminé.

Ainsi parlait mon père des échecs. Il pouvait en parler toute la nuit. Ce dont il ne parlait pas, c'était de la façon dont il se servait de ce jeu pour apprivoiser les enfants.

A des enfants avec d'immenses lacunes en français, en mathématiques, dans toutes les disciplines, il commençait d'abord par leur apprendre à jouer aux échecs. A certains il n'a eu le temps de n'apprendre que ça. Même s'il n'en a jamais parlé, je sais que s'il leur enseignait ce jeu, ce n'était pas pour toutes les qualités intellectuelles qu'il permet de développer. Non, c'était autre chose, c'était quelque chose de bien plus affectif, c'était l'idée de créer un lien qui n'appartenait qu'à cet enfant et à mon père, parce que la seule chose qui compte c'est le temps passé avec l'autre. C'était sa façon de les

apprivoiser. C'était sa marque de respect envers eux. C'était l'empreinte qu'il voulait laisser sur chacun de nous.

Chaque fois que je pousse mon pion dame de deux cases, au début de mes parties, je pense à mon père.

J'ai la force de commencer un nouvel amour

Mon père disait : « Il faut pouvoir dire : j'ai peur de commencer un nouvel amour mais j'ai la force nécessaire pour le faire ». Il disait aussi : « Tu sais que tu risques de souffrir, tu sais l'énergie que ça demande, tu sais qu'il faudra encore une fois mettre ton âme à nue mais si tu n'es pas capable de faire encore une fois ce don de toi, alors tu es mort. »

« Il ne faut pas se protéger, il faut vivre à fond, aimer et dire « je t'aime » et tant pis pour les claques. J'en ai reçues beaucoup. J'imagine que j'en recevrai d'autres. Je suis tombé, tu tomberas toi aussi, et même si ça fait mal, j'ai toujours su au fond de moi, même avant de mettre les mots sur cette idée, que c'était comme ça que je voulais vivre. J'ai avancé, mes amours ont gagné en richesse et mes amitiés en qualité. J'ai appris, par mes erreurs, à tisser des liens encore plus forts. J'ai pris beaucoup de risques, j'en prends encore et c'est comme ça que je veux vivre. »

« Je ne veux pas me limiter, je ne veux pas me restreindre. »

« Dans la vie il faut commencer par donner et tu verras qu'ensuite on reçoit beaucoup. Après cela, tu te promènes de feu d'artifice en feu d'artifice. »

Il me dit aussi une fois : « Je sais mon fils que tu as été très affecté par le départ de Mohamed. Pendant deux ans il a été ton petit frère, tu t'es occupé de lui, tu as supporté son impatience, ses colères, même celles qui étaient injustes, tu l'as beaucoup aidé, je suis fier de toi. Maintenant qu'il est parti tu te sens seul. Je t'assure, ça n'a pas été vain, tu as gagné en sensibilité et ça rejaillira sur toutes tes autres amitiés. »

« Il y a d'autres enfants qui viendront dans notre maison, nous nous occuperons d'eux, nous les aimerons et ils repartiront. Il est essentiel de donner à chacun le même amour que s'il était le premier, que s'il restait pour toujours. Nous devons avoir la même patience pour lui apprendre les mêmes choses. »

« Il faudra apprivoiser ces jeunes, pas à pas et puis les laisser partir d'un coup. Il ne faut surtout pas se protéger. Donne-leur toute l'amitié dont tu es capable, profite au maximum du temps qu'ils passent à la maison. Si tu as mal le jour où ils partent, alors ça voudra dire que ce que vous avez vécu valait vraiment le coup. »

Un long week-end à vélo I

C'était la veille d'un long week-end. Ni maman ni Clara n'étaient pas là. Je ne me souviens plus ce qu'elles faisaient, si ce n'est qu'elles étaient parties précipitamment. Papa entrant dans ma chambre le soir, m'expliqua que nous n'étions que tous les deux et que nous partions le lendemain matin à l'aube faire du vélo. Nous fîmes nos sacs ensemble, sélectionnant soigneusement les habits, nous limitant à ceux absolument nécessaires, comparant nos sacs, les défaisant, les refaisant, éliminant un T-shirt à manches longues de trop, une boîte de pansements superflue. Puis nous préparâmes nos vélos et mangèrent un grand plat de pâtes pour constituer des réserves de glucides.

Papa n'avait pas besoin de beaucoup de certitudes pour partir en voyage. Il lui fallait juste une idée, une parcelle de rêve, un château à visiter, un col un peu plus pentu que d'habitude, un petit chemin ombragé le long d'un lac, vu dans un magazine. Tout le reste, le logement, le transport, la nourriture, n'était pas important. Il aimait à dire : « L'intendance suivra ».

Le lendemain matin, sur le quai de la gare avec nos vélos à la main et nos petits sacs au dos, nous attendions le train. Le chef de gare s'est approché de nous.

- Bonjour, dit-il, les vélos sont interdits dans l'express pour Turin.

Papa chercha bien un petit peu à discuter avec le chef de gare mais on ne discute pas avec l'administration. Le règlement c'est le règlement.

- Les vélos sont interdits dans l'express pour Turin, répéta-t-il.

- Quel est le prochain train qui accepte les vélos, demanda papa ?

- Tous les trains express régionaux acceptent les vélos. Le prochain est le 7h19, quai 3. Vous avez le temps de changer vos billets.

Papa regarda la carte, trouva rapidement un parcours de remplacement et hocha la tête. Il remercia le chef de gare et nous changeâmes nos billets. Prendre des trains au hasard était aussi une idée qui plaisait à papa.

Il n'y avait pas grand monde ce matin-là dans notre wagon. Il y avait deux couples de randonneurs, des jeunes retraités. Avec nos vélos, nous attirions souvent l'attention et les sympathies des autres voyageurs.

- Allez-vous sur l'ancienne voie ferrée, nous demandèrent-ils ?

- Non, on ne connaît pas...

Ils nous expliquèrent cette ancienne voie de chemin de fer réhabilitée en chemin de randonnée, sur cent quatre vingt kilomètres, avec ses tunnels et ses vieux ouvrages d'art, structures métalliques du siècle dernier. « C'est un havre de paix, nous dirent-ils, au milieu de cet ancien pays minier où l'on trouva un peu d'or, pas beaucoup. L'ancienne voie serpente le long de gorges et de collines, puis sur un haut plateau. »

- Ça à l'air pas mal tout ça. Ca te dit, fiston ?

- Effectivement, ça à l'air sympa.

- Eh bien, vendu !

Il y avait un quai, au milieu de nulle part, et là commençait cette fameuse voie de chemin de fer. La première journée fut courte mais difficile, tellement il y eut de vent. La ville d'étape était un petit village d'une trentaine de maisons espacées, le long de la route. Il y avait une station service qui faisait garage aussi et quelques hommes affairés autour de bidons d'huile. Ils nous indiquèrent un hôtel qui ne se distinguait pas des autres maisons. Nous passâmes deux fois devant avant de nous rendre compte que c'était bien un hôtel. Nous frappâmes, nous entrâmes, c'était ouvert mais il n'y avait personne. De notre côté, nous n'avions pas très envie d'insister.

Plus loin, un panneau indiquait : Eva l'Aveugle Camp de Vacances. C'était un centre de vacances relativement imposant pour la région. Les grands dortoirs étaient fermés en cette saison, seuls les quelques bungalows, éparpillés dans les champs, étaient ouverts. C'étaient de simples baraques en bois, avec une seule pièce, sans sanitaire. Il y avait une baraque pour ceux-là, plus loin dans le champ. C'était rudimentaire, cela convenait bien à papa. Nous étions hors saison, dans une région pauvre et perdue, la nuit coûtait trois fois rien.

Nous fûmes accueillis par un vieux couple, un de ces vieux couples qui après tant de vie commune ne forment plus qu'un être, plus qu'une seule pensée. La femme était aveugle et s'appelait Eva.

- Vous venez du train, demanda-t-elle ?
- Oui, nous sommes partis ce matin.
- Y avait-il d'autres cyclistes avec vous ?
- Non, nous n'avons vu personne descendre du train. Il y avait quatre promeneurs mais ils n'allaient pas aussi loin que nous.
- Vous n'avez vu personne sur la route ?
- Non pas d'autres cyclistes que nous !
- Bon, je suis soulagé. Il commence à se faire tard, je n'aimerais pas qu'il y ait un cycliste dehors ce soir.

Sur le plateau de Mobreaux, Eva l'Aveugle était l'ange gardien des cyclistes.

- Quel temps fera-t-il demain ? lui demanda papa.
- Joseph, qu'est-ce qu'ils ont dit à la météo ? cria-t-elle à son mari.
- Grand beau !

Papa me fit un clin d'œil. Ça l'amusait ces personnes du terroir qui se fient aux calculs de super ordinateurs pour connaître la météo. Les citadins rêvent de campagne, de rusticité, de vieilles pierres, de soirées au coin du feu et de sagesse paysanne. Les campagnards rêvent du confort des villes, des maisons bien isolées, des cinémas et des grands boulevards. Et pour la météo, ils regardent la télévision.

- Avez-vous une réservation pour la nuit de dimanche à lundi ? demanda-t-elle. Lundi étant férié, la plupart des hôtels seront fermés dimanche soir, expliqua-t-elle embêtée. Son mari, qui l'avait rejointe, approuva. Le Moulin de Georges est fermé, Berthoud est fermé..., continua-t-elle.
- Les Giacomo ferment aussi. Tu pourrais appeler à Saint-François, je crois qu'ils sont ouverts, lui dit-il.

Il lui chercha le numéro de téléphone, lui dicta et elle appela. Elle nous réserva une chambre. En raccrochant, elle nous dit :

- La dernière, vous avez de la chance !

Une fois installés et douchés, je dis à papa :

- C'est vrai que nous avons une sacrée chance. On prend un train au hasard, on tombe sur cette vieille voie de chemin de fer, on va chez Eva l'Aveugle, elle nous réserve la dernière chambre, c'est fou, on aurait pu aller à plein d'autres endroits et jamais on se serait occupé de notre prochaine nuit.
- J'ai choisi l'option chance à la naissance, répondit-il, content de lui.

Un long week-end à vélo II

Le lendemain fut radieux, comme annoncé. Nous partîmes tôt. Après deux heures d'effort nous fîmes une pause pour manger un morceau de cake, du chocolat et les pommes que nous avait données Eva l'Aveugle. Nous nous arrêtâmes aussi de temps en temps pour prendre quelques photos sur les viaducs et ceci nous mena jusqu'à la pause déjeuner, que nous effectuâmes dans une auberge. Pour moi, une sortie à vélo est toujours associée avec un déjeuner dans une auberge. Dans mes souvenirs de jeunesse, vélo et déjeuners dans des auberges sont deux plaisirs inséparables. Nos randonnées à vélo creusaient nos estomacs, la largeur des plats de ces restaurants campagnards les remplissait largement. Nous prenions notre temps pour manger. Nous nous réhydratons abondamment. Nous nous reposons dans la fraîcheur de ces vieilles maisons en pierre.

L'été, lorsqu'il faisait très chaud, au lieu de se plaindre, ou pour ne pas me laisser la possibilité de râler, papa disait, ironiquement mais de façon convaincante :

- Oh, il fait bon ! Juste comme j'aime.

Et c'est vrai que nous aimions rouler sous la grande chaleur. Bien que tôt dans la saison, il faisait déjà chaud lors de ce week-end.

Nous quittâmes rapidement cette ancienne voie de chemin de fer, qui, si elle était superbe, était aussi monotone. Sur un large chemin d'exploitation forestière nous montâmes un col, pendant deux heures. Le chemin n'avait pas de difficulté technique particulière, si ce n'est qu'il montait, en lacets, dans une forêt de hêtres et de boulots. Nous étions à l'ombre, avançant dans les senteurs de la forêt. C'était la fin du printemps, c'étaient des senteurs de fleurs et de fraîcheur. Bien sûr la nature est belle au printemps et en été ; mais j'ai aussi appris de mon père à l'aimer à chacune de ses saisons, même les soi-disant ingrates : j'aime la beauté désolée des hivers et des forêts sans feuille qui laissent porter le regard ; les chemins très durs, presque givrés, sur lesquels nos pneus accrochent et rebondissent. J'aime l'automne avec ses senteurs de terre, d'humus et de feuilles qui se décomposent. J'aime quand nos roues font craquer les feuilles mortes et soulèvent toutes ces odeurs, quand les seuls bruits sont ceux du cliquetis de la roue libre et du crissement de nos gros pneus sur les feuilles qui se décomposent. Ce jour-là, la montagne était en fleurs.

Ce chemin forestier qui montait régulièrement, c'était le plaisir de l'effort physique associé au geste technique juste. Le chemin n'était pas difficile mais demandait tout de même un minimum de pilotage : choisir sa route, éviter les pierres et les racines, donner un coup de reins pour passer un obstacle ou une pente un peu plus difficile, mettre sa roue avant exactement là où nous l'avions décidé. De temps en temps j'étais derrière papa pour suivre sa trajectoire, sinon je roulais à ses cotés. Il donnait le tempo, criait « Allez ! » quand il fallait forcer puis ralentissait derrière l'obstacle pour nous permettre de reprendre notre souffle.

La montée se fit sur l'ubac, la descente dans le paysage sauvage et sec de l'adret. Encore deux mots que papa nous avait appris dès que nous avons eu l'âge de porter des chaussures de randonnées, bien avant que nous retrouvions ces mots dans nos livres de géographie.

Lorsque la forêt s'est terminée pour laisser place à l'alpage, le chemin d'exploitation que nous empruntions fut remplacé par un petit sentier, plutôt accidenté. Il courait à flanc de montagne, avec de temps en temps la promesse d'une chute très longue et douloureuse si nous sortions du sentier. Si le passage était trop dangereux, papa descendait de vélo mais ne disait rien et me laissait faire à ma guise. De toute façon

j'étais déjà loin devant et il ne me restait plus qu'à l'attendre en bas de la descente ! Ce jour-là, le point de regroupement des troupes était une vieille ferme abandonnée, quelques lacets plus bas dans la descente. Elle nous avait été indiquée par le patron de l'auberge dans laquelle nous avions déjeuné à midi. De là, partait une vieille route qui devait nous amener à notre étape du soir. Cette ferme s'appelait Hutteureau.

Le grand sourire de papa

J'ai retrouvé dans les carnets de papa cette phrase : « Je ne sais pas pendant combien de temps je pourrai trimballer mon grand sourire aux quatre coins du monde et me faire inviter à Noël pour partager le repas avec une famille rencontrée une heure auparavant ».

Pour moi, ce sourire faisait partie de papa. Non pas comme quelque chose de fragile mais comme un attribut qui le définissait. C'est étonnant qu'il pouvait penser qu'il perdrait son sourire. Avait-il peur de l'avenir ? Avait-il peur de devenir vieux aigri ? Non, son sourire l'a accompagné pendant toute sa vie.

Il entrait dans une auberge et souriait au patron, et souriait aux autres dîneurs. Il s'installait sans bruit et passait la commande en souriant, de sa voix calme. Invariablement, nos tenues de cyclistes attiraient la curiosité et la sympathie. Le patron nous demandait d'où nous venions, où nous allions. A chaque fois qu'il venait nous servir, la conversation reprenait. A la fin du repas, papa étalait la carte et ils discutaient ensemble de l'itinéraire.

Cela se passa encore ainsi lors de ce week-end qui nous amena à la ferme de Hutteureau. C'est l'aubergiste rencontré ce midi qui nous indiqua la route forestière et la ferme. A l'heure de payer l'addition, papa connaissait les propriétaires terriens de la région, les forces et les influences entre les différents notables du plateau.

Ce soir-là, lorsque nous arrivâmes à notre gîte, le gardien, nous demanda si c'était nous qui avions oublié nos gants de vélo, à l'auberge, à midi. Papa regarda ses mains nues et dit, piteux :

- Effectivement, j'ai perdu mes gants. Oui, nous étions bel et bien là à midi.
- Ne vous embêtez pas, on va vous les ramener, répondit l'homme comme si cela coulait de source.

Papa était gêné. L'homme expliqua qu'ils seront amenés avec du ravitaillement, que ce n'était pas un problème.

Le lendemain matin, sur la table dressée pour notre petit déjeuner, se trouvaient les gants de vélo de papa.

Ainsi papa traversait la vie en lui souriant et tout était facile. Longtemps j'ai cru que la vie c'était comme ça, que l'on prenait des trains au hasard en sifflotant et qu'à la gare d'arrivée on trouvait de très beaux chemins de vélo. J'ai cru que l'on pouvait partir n'importe où, n'importe quand et qu'il y aurait toujours une dernière chambre de libre pour la nuit. J'ai cru que l'on pouvait oublier ses gants dans un patelin perdu dans des montagnes basses et que le gars qui assurait le ravitaillement entre les différents villages nous les ramènerait.

J'ai appris plus tard, quand j'ai fait mon chemin tout seul, que la vie ce n'était pas toujours comme ça. Pourtant avec mon père, ça se passait comme ça.

Hutteureau I

C'est ce matin, ce matin aux gants servis avec notre petit déjeuner, que la première fissure apparut dans mon cocon. J'étais adolescent, j'étais encore très dépendant du confort et de la sécurité apportés par le noyau familial. J'avais cet âge où l'on croit que rien ne changera et que l'on pourra toujours aller faire du vélo avec son père les dimanches après-midi. C'est ce matin que papa m'a parlé de son projet d'acheter une maison de vacances. Il voulait acheter la ferme vue la veille et la reconstruire. Il voulait y passer ses vacances. Il voulait en faire un lieu de rassemblement pour la famille. Quand nous serions adultes et que nous ne vivrions plus à la maison, peut-être loin les uns des autres, nous pourrions nous retrouver là-bas et passer un peu de temps ensemble.

C'était la première fois qu'il évoquait cette réalité, que nous quitterions la maison, que l'enfance ou l'adolescence s'arrêterait un jour et que nous volerions de nos propres ailes. Je n'étais pas prêt pour entendre ce discours. A-t-il évoqué cette idée de départ pour la faire germer dans mon esprit ? Ou était-ce juste lui qui avait envie de construire un lieu de rassemblement pour les siens ? C'était sûrement un peu des deux. Pendant que je l'écoutais, un gros nuage noir passa dans ma poitrine.

Cela signifiait aussi la fin de la démocratie consensuelle et de nos voyages. Moi je voulais continuer à voyager mais papa m'avait déjà inclus dans son nouveau projet. Il voulait que nous travaillions ensemble sur cette maison, qu'elle nous appartienne à tous les deux et à tous ceux qui auront trimé dessus.

Parce qu'il m'avait inclus dans son projet, même si ce n'était pas vraiment le mien, parce que j'étais encore valorisé, parce que c'était une autre aventure humaine qui se préparait, j'ai dit oui. Pendant deux années nous avons passé toutes nos vacances, en famille et avec des amis, une truelle ou des pinceaux à la main, à redonner une seconde vie à cette vieille baraque en pierre.

Elle s'appelle France

C'était un soir de semaine ordinaire, la nuit n'était pas plus noire que d'habitude ni plus froide ni plus dense. Il n'y avait rien de dramatique dans l'air. C'était même le début du printemps, quand les jours commencent à s'allonger. Ce n'était pas encore le mois d'avril quand l'été et ses promesses commencent à poindre le bout de leur nez, que l'on sent arriver la fin de l'année scolaire. Non, c'était le tout début du printemps, quand l'école bat son plein et que toutes nos forces sont tirées vers ce second trimestre qui nous semble si crucial.

J'étais en pyjama, c'était juste avant que j'aie me coucher. Je voulais demander à papa l'autorisation d'aller à la soirée d'anniversaire d'un camarade de classe, le week-end d'après. J'avais repoussé ce moment jusqu'à la fin de la soirée, après que les devoirs sont faits et les dents brossées. Je descendais l'escalier, sans bruit, quand on frappa à la porte. Papa ouvrit et je me suis arrêté pour écouter.

- Monsieur Galois ? demanda une voix féminine inconnue et un peu dure.
- Lui-même, répondit-il avec douceur. Comment est-ce que je peux vous aider ?
- On m'a dit que vous êtes un homme bon.
- ...

Papa n'a rien répondu mais je l'imagine bien volontiers balancer sa tête d'un côté puis de l'autre, comme le balancier d'un métronome, tout en scrutant l'autre.

- Mon amie m'a fait jurer de m'occuper de son enfant mais je ne peux pas, j'ai essayé mais je ne peux vraiment pas. Je voudrais bien mais je ne peux pas, il faut que vous me croyiez. Je ne peux plus... mais j'ai promis. Je ne veux pas qu'elle aille à l'Assistance Publique, je veux qu'elle ait une vraie famille, vous comprenez, j'ai promis. Prenez-là monsieur Galois, ne la laissez pas grandir dans la rue. Il n'en sort rien de bien de la rue, croyez-moi. Vous savez, monsieur Galois, les filles, les autres, elles disent que vous êtes un homme bon. Ce monde a tellement besoin d'hommes bons.
- ...

Encore une fois papa n'a rien répondu et a laissé passer un silence. Cette fois-ci, je l'imagine réfléchissant sur le destin, sur son destin et sur ses responsabilités d'homme. Je crois qu'il aimait ces moments lorsque les hommes sont face à leur destin, quand celui-ci prend des dimensions dramatiques et qu'il faut décider en quelques minutes, rien qu'en suivant son cœur, de choix qui nous engagent pour toute une vie.

- Je vous ai apporté des couches et un peu de linge, c'est tout ce que j'ai. J'ai mis aussi du lait pour nourrisson et un biberon. Là dans cette pochette il y a ses papiers. Sa mère a accouché sous X. Adieu, monsieur Galois.
- Attendez, comme s'appelle-t-elle ?
- Elle s'appelle France, dit de loin la femme.

Après un bref instant, papa eu cette phrase énigmatique, prononcée à voix haute mais pour lui-même :

- Le facteur sonne toujours deux fois...

Puis il laissa passer encore un long moment, jusqu'à ce que maman intervienne :

- Qu'est-ce que tu fais sur le palier ? demanda-t-elle. Oh le beau bébé ! s'exclama-t-elle.

Elle prit le nourrisson dans ses bras et fit ce que je lui ai toujours vu faire en présence d'un bébé : des papouilles et des bisous partout.

La famille Galois venait de s'agrandir d'un nouveau membre. Bien sûr nous ne pûmes pas garder au début notre petite sœur mais tout de suite papa entama les démarches administratives et très rapidement France rejoignit notre famille.

Changement de vie

Était-ce pour accomplir un vieux rêve ou était-ce par nécessité à la suite de l'arrivée de France à la maison ? Était-ce l'aboutissement d'un chemin entamé depuis quelques années ou un autre acte de bravoure pour nous montrer que l'on n'est pas vieux à quarante ou à cinquante ans ? C'était un peu de tout ça, c'était surtout le résultat de son incroyable force et confiance en lui, résultat de son envie de vivre. Cette envie de vivre qui ne pouvait pas se contenter d'attendre paisiblement la retraite, mais qui lui a fait relever ce nouveau défi de l'enseignement.

Papa nous disait souvent que le bonheur c'est de mettre en adéquation sa vie de tous les jours avec ses rêves. Ce qui le faisait avancer dans cette période de sa vie, c'était de s'occuper des jeunes. Il venait d'adopter France. Il y avait de plus en plus d'enfants qui passaient à la maison. Cela réclamait du temps et de l'énergie. Papa jonglait avec toutes ses fonctions et responsabilités avec maestria mais ce n'était pas suffisant.

Il décida donc de changer de métier pour devenir enseignant. C'est loin d'être un métier de tout repos mais c'était évident qu'il aurait beaucoup plus de temps libre qu'il n'en avait à son poste de directeur financier. Cela lui a permis d'être en phase avec nos horaires d'écoliers et notamment pendant nos vacances. A cette époque, les quelques jeunes qui avaient séjournés chez nous étaient désormais en internat. Quand les vacances scolaires arrivaient et que l'internat se vidait, eux, qui n'avaient nulle part où aller, étaient recueillis par papa. Automne, hiver, printemps, été, nous prenions la vieille fourgonnette qu'il avait achetée pour ces trajets et descendions à Hutteureau.

J'avais quinze ans et je venais de passer haut la main mon brevet des collèges – ce qui est tout sauf un exploit. Antigone venait de réussir, du premier coup, sa licence de mathématiques. C'était au milieu du mois d'août, nous fêtions, en famille, un peu plus tard que d'habitude, nos succès scolaires. A cette occasion, chaque année, nos parents nous offraient un cadeau. Ce jour-là, il y avait un cadeau de plus et il était à la place de papa. Ce jour-là, c'était maman qui officiait. Nous trinquâmes au passage de Clara en classe supérieure, nous trinquâmes à mon brevet des collèges, nous trinquâmes à la licence d'Antigone et finalement, à notre grande surprise parce que nous n'étions pas au courant, maman nous annonça que papa venait de réussir le concours de professeur des collèges, pour enseigner les mathématiques.

Nous, les enfants, nous n'en revenions pas. Nous étions bouche bée. Antigone lui demanda comment il avait fait puisque c'est un concours que les étudiants préparent pendant un an, avec une préparation spécifique, et auquel beaucoup échouent. « En fait, je te dois beaucoup » répondit-il malicieusement à Antigone, « t'aider pendant toutes ces années à faire tes devoirs m'a permis de me remettre à niveau. A refaire tout le programme avec toi, tout est revenu très vite. Ça m'a donné beaucoup de confiance pour passer le concours. » Puis il nous révéla qu'il avait démissionné de son travail quatre mois avant le concours, pour se consacrer uniquement à ses révisions.

Nous n'en croyions pas nos oreilles. En plus de ne rien nous dire, il avait joué la comédie tous ces matins lorsqu'il partait à la même heure que d'habitude, avec son attaché-case et son costume cravate. Nous croyions qu'il allait au bureau, non il se rendait à la bibliothèque ! Puis il revenait le soir, comme si de rien n'était. Nous étions totalement perdus dans des sentiments contradictoires. La nouvelle était incroyable et nous n'en mesurions pas toutes les conséquences. Nous étions surtout vexés de n'avoir rien remarqué et que les parents ne nous aient rien dit.

- Pourquoi jouer la comédie et ne rien nous dire, demandâmes-nous ?
- Pour vous protéger, répondit papa, je ne voulais pas vous inquiéter ni perturber votre fin d'année.
- Ce n'est pas beau de mentir, protestais-je naïvement.
- Tout n'est pas toujours noir ou blanc, répondit-il, tout ne doit pas forcément être dit. Je mentirai pour protéger ceux que j'aime, conclut-il.

Place de la Concorde

Mon père avait une passion pour les places. Dans chaque nouvelle ville il les traquait, pour s'y arrêter. Il cherchait un café pour s'y poser un instant, si possible en terrasse. Il jetait un coup d'œil interrogateur à maman pour savoir si nous en avions le temps. S'il connaissait déjà la ville, il ne pouvait s'empêcher de nous décrire sa place, ses arbres centenaires, sa boulangerie-pâtisserie et ses bancs publics. Il se souvenait s'il y avait des vieux grognards qui jouent aux boules ou des femmes qui mettent du vieux pain sur leur balcon pour attirer les moineaux ou les pigeons.

Il vivait par procuration le bonheur tranquille des gens qui sont nés quelque part et qui habitent cet endroit dans le sens où ils lui donnent une âme et un corps.

Mon père, qui avait des théories sur tout, en avait évidemment une sur les places. Il disait qu'une place, pour être belle mais surtout pour être vivante, doit être carrée et fermée sur ses quatre cotés par des maisons ou des petits immeubles. Une place ne doit pas être ouverte aux quatre vents. Sans être un cloître, il lui faut son intimité. Elle doit être fermée pour garder le murmure des conversations routinières des femmes, les cris des enfants qui jouent, les accords de musique du bal populaire du dernier 14 juillet, les slogans et les poings levés des jours de révolution.

Il était embêté parce que sa place préférée était celle de la Concorde. Pourtant elle ne répond à aucun de ses critères. Elle est trop grande, elle est ouverte aux quatre vents, on ne s'y pose jamais, on n'y fait que passer. Pourtant il ne manquait pas une occasion de la traverser même si pour cela il fallait faire un détour. Plus que tout, il aimait y pénétrer par le pont de la Concorde, celui qui vient de l'Assemblée Nationale. Puis il tournait à gauche pour remonter les Champs-Élysées.

Il est resté avec cette contradiction jusqu'au jour où nous partîmes restaurer la vieille ferme qu'il venait d'acheter. C'était les premières vacances que nous prenions après le tournant qu'il venait de donner à sa vie d'homme et de père de famille. Nous étions dans un camion avec quelques meubles et du matériel de bricolage, juste lui et moi. Nous avons huit cents kilomètres de route devant nous, c'était le petit matin. Nous avons débouché sur la place de la Concorde par la rue Royale. Ce fut comme une révélation. Excité il déclara :

- Ça y est, j'ai compris pourquoi j'aime tant cette place ! C'est justement parce qu'elle est ouverte, pour laisser nos rêves voyager très loin. Et cet obélisque, c'est comme une promesse d'Arcole.

Hutteureau II

De cette vieille ferme, papa en a fait l'instrument de sa politique. C'était son domaine, son donjon, sa tour de Babel. C'était un lieu de rassemblement pour tous ceux que papa aimait et ça dépassait largement le cadre de la famille. C'était même un lieu qui ne nous appartenait pas tant que ça, à nous la famille. C'était un lieu dans lequel maman, Clara et moi, nous ne nous sentions pas complètement chez nous. En effet, c'était un lieu qui appartenait à papa, à Antigone et, plus qu'à n'importe qui d'autre, aux enfants. Les enfants, quels qu'ils soient, étaient les véritables rois de Hutteureau. En premier lieu, les enfants dont papa s'occupait. Ce n'étaient pas toujours les mêmes, même s'il y avait une indéniable continuité dans son action. En second lieu, la ferme appartenait aux différents enfants de la famille : mes cousins qui étaient un peu plus jeunes que moi, puis la deuxième génération, c'est-à-dire mes enfants et tous mes neveux et nièces et leurs cousins. Puis finalement, aux enfants des amis de papa.

Parce que c'est ça qui était incroyable à Hutteureau. C'est que même si l'on n'était pas chez soi, on y revenait, toujours, fidèlement. De fortes amitiés se sont nouées sur ces contreforts des Alpes, entre des amis de papa et des cousins à lui, entre différents amis de papa, à force d'y revenir.

Papa était au cœur de l'action, capitaine au milieu de ses troupes. Si papa était le capitaine, maman n'était pas la cheftaine. Maman était douce. Maman était la cuisinière, maman était l'infirmière qui soignait les ampoules et les égratignures. Maman couchait les plus jeunes. Maman était la féminité. Bien volontiers, maman partageait son rôle de maman avec les autres mères.

La cheftaine, c'était Antigone. C'était la régisseuse du domaine, c'était l'intendante en chef, c'était elle qui dirigeait les enfants. Elle était le chef d'orchestre, elle tenait la baguette. Si ce jour-là on coupait du bois, papa tenait la hache, au milieu de ses amis, de ses cousins et des enfants, l'un avec une scie, l'autre une hachette ou la brouette. Antigone répartissait les tâches, désignait les arbres à abattre, arrangeait le stockage du bois mort, le roulement pour le laisser sécher.

S'il y avait un mur de pierre à redresser, papa portait les pierres les plus lourdes, les enfants mélangeaient le ciment ou maniaient le treuil. Là encore Antigone était à la manœuvre. Elle contrôlait l'humidité du ciment, la grosseur des pierres, elle arrangeait l'approvisionnement en eau et en sandwiches.

Lorsque nous allions faire du vélo, c'était à dix que nous partions, petits et grands. Antigone commandait les pique-niques aux mères, confiait la réparation des vélos aux plus débrouillards, s'assurait que les gourdes étaient pleines. Papa était devant, donnant le tempo, Antigone était derrière, fermant la marche.

Clara et moi, nous étions les enfants de papa, des adolescents parmi d'autres adolescents, et ça nous allait très bien. Puis nous fûmes des adultes parmi d'autres adultes, avec nos propres enfants, et nos parents proches de nous, et ça nous allait encore très bien.

Antigone, elle, fut tout de suite le bras droit de papa. A table, elle s'asseyait à côté de lui, toujours. Il la cherchait du regard lorsque toute la troupe descendait en ville, pour lui passer un ordre, un conseil ou la rassurer. D'un clignement d'œil, sans un mot, il approuvait ses décisions.

C'est évidemment papa qui l'avait investie dans cette position. Il avait dû lui dire, tout simplement mais avec un peu de solennité : « Cécile, puisque lui l'appelait par son vrai prénom, je voudrais que tu m'aides à m'occuper des enfants. Je voudrais que tu organises la maison, que tu diriges les troupes, que tu sois mon relais. » Ça ne faisait pas

beaucoup d'années qu'elle avait fêté ses vingt ans, elle a dit oui, évidemment, qui aurait refusé ?

Mais les vacances à Hutteureau, ce n'était pas que débroussaillage, rénovation et vélo. C'était aussi et encore et toujours la république du savoir. C'était une figure imposée, c'était une règle que tout le monde acceptait. Ça faisait pour les adultes des vacances un peu différentes et ça les faisait revenir. Ça faisait pour les enfants beaucoup de bien et ça leur permettait de ne pas revenir.

Plusieurs heures par jour étaient consacrées aux devoirs. Dehors s'il faisait beau, dedans si le temps était menaçant, sur la grande table on sortait les cahiers et les livres. Les enfants faisaient leurs devoirs. Les adultes leur faisaient faire leurs devoirs. Tous sans exception s'y mettaient. Tous sauf Antigone, qui supervisait tout ça, assignait un élève à son professeur, décidait de la matière, décidait si c'était l'heure de la dictée, de la lecture ou des cours particuliers.

Parce qu'il y avait toujours grosso modo une dizaine d'enfants, en ajoutant les adultes nous nous retrouvions une quinzaine de personnes dans les lieux. Nous formions de grandes tablées, que nous installions dehors l'été. Quand Antigone sonnait la cloche, les enfants mettaient la table, littéralement, c'est-à-dire qu'ils sortaient les tréteaux et posaient de grandes planches dessus. La table était dressée dans la cour de la ferme, cour délimitée par le corps de bâtiment, les deux ailes de la ferme et par la montagne.

C'était dans cet espace fermé, protégé du vent et symboliquement du monde extérieur, que nous dînions, tous ensemble. C'était une ambiance de fête, comme un grand banquet, ambiance chaque soir renouvelée. C'était de ces repas qui s'éternisent parce que l'air du soir est doux, parce que la conversation est agréable et que personne ne veut aller se coucher. Quand les adultes ont des histoires à raconter, que les enfants ont des montagnes de questions, quand les enfants veulent connaître la vie et que les adultes grisés par la veillée la racontent, quand les uns sont bousculés par les autres dans leurs certitudes et que ce ne sont pas toujours ceux que l'on croit qui bousculent les autres.

C'étaient ces trop rares soirées pendant lesquelles les adultes prennent un enfant par la main pour l'emmener jusqu'au lendemain.

Final

J'avais dix-huit ans quand j'ai quitté la maison. J'avais décroché une bourse pour poursuivre mes études à Cambridge, en sciences politiques. J'étais parti pour quatre ans, j'y suis resté sept années, le temps d'y faire un doctorat.

Comme lors des départs des autres enfants, papa fit un discours. Il avait avec lui deux cadeaux. Il était tendu, c'était suffisamment rare pour le noter. Comme il ne le cachait pas, c'était facile à remarquer. Maman non plus n'était pas à l'aise.

Comme d'habitude, pour son discours il avait choisi ses mots avec méticulosité. Tels furent ses mots :

« Marc tu es mon fils et je suis fier d'avoir un fils comme toi. Tu portes mon nom. Nous t'avons façonné à notre image, Joyce et moi. Souvent on dit de toi que tu es le portrait craché de ton père. Oui, on me dit souvent ça. Mais aujourd'hui il faut que tu saches que Joyce et moi ne sommes pas tes parents biologiques. »

« Lorsque nous t'avons recueilli tu n'avais que quelques jours, onze exactement. Ta mère t'a déposé sur notre palier. Tu n'avais ni papier, ni nom. Te souviens-tu, nous avons souvent raconté que j'avais monté une pièce de théâtre à l'hôpital, quand maman était hospitalisée ? Le directeur de l'Assistance Publique était le père du garçon qui joua le rôle d'Hermione et qui est décédé quelques jours après la représentation. C'est cet homme qui a rendu ton adoption possible et immédiate. »

« Ensuite tu as grandi, tu as commencé à parler et à nous appeler maman et papa. A partir de ce moment-là, nous n'avons jamais su comment te dire la vérité. Nous te la devons, mais nous ne pouvons pas. »

« Nous avons tremblé pendant des années de peur que tu ne l'apprennes par quelqu'un d'autre que nous, que ce soit par inadvertance, par méchanceté ou parce que cette personne voulait juste « bien faire ». En fait, très peu de personnes connaissent la vérité. Beaucoup de nos amis et des membres de nos familles, ont cru que nous étions rentrés en France pour l'accouchement. Nous n'avons pas cherché à les détromper. Ensuite, nous étions piégés. Nous te devons la vérité mais chaque jour qui passait, cela devenait plus difficile à révéler. Ce n'était jamais le bon moment. »

« Je veux croire qu'aujourd'hui tu es suffisamment fort pour encaisser une telle révélation, aussi dérangeante soit-elle. Tu as grandi droit, tu es fort, notre amour pour toi, ton amour pour nous, sont suffisamment puissants pour que nos liens résistent à cette révélation. »

« Tu es notre unique fils, celui que nous avons bercé, instruit, éduqué, que nous avons vu grandir, que nous avons fait grandir et qu'aujourd'hui nous laissons partir vers d'autres horizons. Tout ça ne changera pas et rien ni personne ne pourra nous l'enlever. »

« Quand ta mère génitrice t'a déposé chez nous, elle m'a confié une montre. Elle appartenait à son amant, qui la lui avait donnée pour qu'elle la revende, si un jour elle avait besoin d'argent pour t'élever. Puis il disparut. Cette femme m'a dit ça, puis la même chose, aux cas où à mon tour j'aurais besoin d'argent pour t'élever. Ceci dit, elle disparut comme elle vint : sans un bruit, sans laisser de trace. Voici cette montre mon fils, maintenant elle fait partie de ton histoire, que tu le veuilles ou non. »

« Voici maintenant mon cadeau. C'est une chaîne en or qui appartenait à ma grand-mère. C'est une chaîne double, sans ouverture ni fermeture, en maillons de forçat. Faisons-en un symbole de la solidité de nos liens familiaux. Je suis particulièrement fier de savoir que maintenant c'est toi qui vas la porter et qu'elle va rester dans la famille. »

« Bonne route mon fils ! »

Puis ce fut maman qui fit un petit discours et m'offrit un couteau suisse. Antigone dit quelques mots aussi et elle m'offrit une écharpe grise en prévision du climat britannique. Clara fut extraordinaire. Son discours était tout en humour, tout en subtilité, bourré de références culturelles. Il était d'une étonnante maturité. Il était multilingue : français, anglais et norvégien. Il était long de toutes les anecdotes que nous partageons et de toutes les promesses d'avenir qui s'offraient à nous. En cadeau elle m'offrit une cuillère en bois !

Je crois me souvenir que cette nuit je n'ai pas dormi. Le départ a suivi immédiatement et je fus absorbé tout de suite par ma nouvelle vie en Angleterre, excitante, dépaysante, qui ne m'a guère laissé de répit ni la possibilité de tergiverser sur ma nouvelle identité biologique, la seule qui a changé ! Si je n'ai pas les gènes des Galois, je parle, je construis mes phrases, je raconte des histoires exactement comme mon père le fait ; je suis plein de l'amour de ma mère, la seule qui compte, celle qui m'a élevé.

Epilogue

Je suis parti mais pas grand-chose n'a changé. Mes parents sont venus m'aider à m'installer, puis ils sont revenus régulièrement me voir, pas forcément ensemble d'ailleurs. Maman venait pour me rhabiller lors des soldes à Londres, papa venait avec son vélo et pendant mes sept années passées en Angleterre nous n'avons jamais raté le triathlon de Londres, pour lequel nous nous entraînions tout spécialement. Nous faisons aussi régulièrement la course cyclotouriste Londres - Brighton, au milieu de dizaines de milliers d'Anglais. Moi de mon côté, je revenais fidèlement passer du temps à Hutteureau pendant mon temps libre.

Bien des années plus tard, à la mort de papa, lorsque nous avons rangé ses affaires, maman nous a donné ses carnets et sa boîte à souvenirs. Alors que je fouillais, parcourant ses notes, me replongeant dans mon enfance, je découvris une facture provenant de l'hôtel des ventes de Drouot, pour l'achat d'une montre. La facture datait de la fin août de l'année qui me vit partir pour l'Angleterre. Cela signifiait que toute cette histoire de montre avait été inventée par papa. Mon père géniteur était en fait parti comme un salaud, ne me laissant strictement rien. Papa avait acheté cette montre quelques jours avant mon départ. Pourquoi a-t-il inventé cette histoire ?

Peut-être parce qu'il avait dit, une fois : « Je mentirai pour protéger ceux que j'aime. »

Table des matières

Prologue	5
La démocratie consensuelle	6
La famille	8
Antigone.....	9
L'étoile de mer	13
Langues étrangères.....	14
J'ajourne la partie.....	15
La petite reine	16
J'aimais les balades à vélo avec mon père.....	17
Philosophe.....	18
Quand maman brillait	20
École buissonnière	22
Boudin basque aux pommes	23
Poésies.....	24
Tenez-vous bien à table !	25
Samedi après-midi	26
Racines	27
Voici mon fils	29
Par tous les points de mon plan.....	30
Le jeu de l'énumération	31
Poignées de main	32
Les amis de mon père	34
Les fourchettes et les cuillères	36
La fainéantise I.....	38
Pour ceux que ça intéresse	40
La fainéantise II	42
L'école hors les murs	43
La fainéantise III.....	44
Les principes	45
Les mots, ces frêles ponts jetés d'une âme à l'autre	46
Appelle-moi Captain !.....	47
Le secret du bonheur, c'est	49
Ecrire à mamie	51
Questions difficiles	54
"Ô capitaine, mon capitaine"	59
Dans la vie, il faut avancer.....	60
Départ de Mohamed.....	62
De l'amour et de l'eau fraîche	64
Les échecs	66
J'ai la force de commencer un nouvel amour	68
Un long week-end à vélo I.....	69
Un long week-end à vélo II.....	71
Le grand sourire de papa.....	73
Hutteureau I	74
Elle s'appelle France.....	75
Changement de vie.....	77
Place de la Concorde.....	79

Hutteureau II	80
Final	82
Epilogue	84
Table des matières.....	85

Corrections effectuées de mai à août 2007 puis avril 2008
Version 2.1